



*Wilhelm F. Herchenbach*

# Miralda

La Petite Négrresse  
ou  
Le Rossignol Noir De La Havane



# Table des matières

1	Un marché a la Havane. – La Perle noire.	3
2	Gabriel, père de Miralda, a la plantation de Cardénas.	6
3	Les nègres au travail. – Gabriel raconte a ses compagnons le plan de Miralda. – Une nouvelle amie.	9
4	Alexandre a un secret. – Miralda reçoit le surnom de de Rossignol de la Havane. – Heuereuse nouvelle.	12
5	Gabriel retrouve la liberté.	16
6	Entrevue mystérieuse.	19
7	Miralda au concert. – Gabriel est prisonnier.	22
8	Les Jardins du roi.	26
9	Miralda en prison. – Capture et mort de Lopez.	28
10	Gabriel se rend auprès de Cardénas.	32
11	Condamnation de Miralda.	35
12	Miralda recouvre la liberté.	38
13	Retour de fugitifs. – Les esclaves refusent la liberté.	42

# 1 Un marché a la Havane. – La Perle noire.

La nuit couvrait encore l'île enchantée de Cuba, et cependant il y avait déjà sur la place du marché une vie, une agitation extraordinaires. Sous les arceaux des halles, à la lueur scintillante de nombreux réverbères, se trouvaient entassés dans un pêle-mêle indescriptible tous les produits qui pouvaient satisfaire les estomacs les plus robustes et les plus délicats. Des légumes de toute espèce, des poissons, des fruits, de la viande, s'offraient aux regards des cuisiniers dont l'unique occupation était de préparer un plantureux repas.

Devant chaque échoppe fourmillait la foule des nègres chargés de choisir les provisions. Quel bruit ! quel tumulte ! On n'entend que des injures, des discussions, des disputes, et celui qui n'est pas accoutumé à un pareil vacarme peut s'imaginer qu'on est prêt à en venir aux mains. Puis tout à coup un rire éclatant traverse ces cris disparates et dissipe les craintes du nouveau venu.

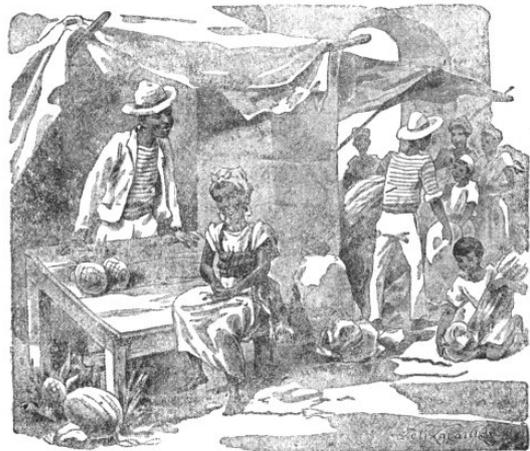
Mais ce qui donne encore à ce tableau un caractère particulier, c'est que, dans ce marché tenu à la lueur des lampes fumeuses, on n'aperçoit presque jamais un visage blanc au milieu de ces nègres. Tout porte un cachet spécial et si étrange, qu'on a peine à revenir de son étonnement. Les acheteurs, en marchandant chaque objet, gesticulent d'une manière inimitable et impriment à tout leur corps des contorsions si grotesques, qu'on les croirait privés d'ossature : les acrobates et les danseurs de corde pourraient à peine rivaliser avec eux.

Un de ces nègres, du plus beau noir, que ses amis nommaient Alexandre, se tenait debout devant une table chargée d'ananas et d'autres fruits du Midi, tandis qu'une jeune fille de même couleur, âgée de douze ans, s'empressait de servir les pratiques. En voyant s'écouler si rapidement la marchandise, Alexandre souriait de satisfaction et faisait souvent des signes mystérieux à la petite négresse pour lui témoigner sa muette sympathie. On aurait pu le soupçonner d'avoir une part dans les bénéfices. Cependant il n'en était pas ainsi : la jeune fille vendait pour son compte, mais on voyait bien qu'elle était d'intelligence avec le nègre. Enfin tout s'était vendu heureusement, car les premiers rayons du soleil dorèrent les toits des maisons, et à ce moment le marché devait reprendre son calme et être débarrassé des vendeurs.

Alexandre s'approcha de la jeune fille :

« Tu as fait de bonnes affaires aujourd'hui, Miralda ? » lui dit-il avec intérêt.

« — Très bonnes, répondit-elle en montrant



« Tu as fait de bonnes affaires aujourd'hui, Miralda ? »

dans son sourire une rangée de dents blanches comme la neige ; oui, très bonnes. Mais il faut bien que j'aie une chance particulière, si je veux arriver à mon but. »

Alexandre jeta sur ses épaules les légumes renfermés dans un filet, et tous deux quittèrent la place en continuant leur conversation, pour se diriger vers les quais, où se balançaient de nombreux navires qui déchargeaient leur cargaison.

Miralda s'arrêta un instant pour acheter quelques fruits qu'elle voulait revendre en ville.

« Combien te faudra-t-il encore de temps pour économiser la somme ? lui demanda son compagnon en lui prenant la main.

— Hélas ! encore longtemps : malgré tous mes efforts, mes épargnes ne grossissent que lentement.

— Ne perds pas courage, mon enfant, reprit le nègre : tes peines seront récompensées, et alors nous célébrerons une fête avec une joie sans égale. »

Le visage de Miralda, qui s'était d'abord assombri, s'éclaircit à ces derniers mots, et la jeune fille sourit à travers ses larmes. Puis elle ouvrit la main et déposa dans celle du nègre une quantité de petite monnaie.

« Mets ceci avec le reste, dit-elle : ce que j'ai me suffit pour faire mes emplettes. Il me semble toujours que dans tes mains cet argent s'augmentera plus rapidement. »

Alexandre prit la monnaie, en compta les pièces et les cacha dans une petite bourse qu'il portait sur sa poitrine. Pendant ce temps, Miralda s'était perdue dans la foule. Le nègre la suivit des yeux quelques minutes en murmurant avec émotion :

« C'est une bonne créature, et je ne regrette-

rai jamais l'argent que j'ai donné pour acheter sa liberté. »

La jeune fille revint bientôt, les bras chargés de nouveaux ananas, et s'assit dans le voisinage d'une fontaine de marbre, où devaient passer les négociants havanais qui se rendaient à leurs navires. Elle offrait sa marchandise à haute voix, et presque tous achetaient un ananas en ajoutant quelque chose au prix demandé, avec une parole amicale à la petite négresse. Elle eut promptement vendu tous ses fruits, et alla faire une nouvelle acquisition ; mais elle ne revint plus près de la fontaine, et se dirigea vers une des rues les plus fréquentées, où, sous une tente de toile qui la mettait à l'abri du soleil, elle continua son petit commerce de sa voix la plus séduisante.

Les fruits se vendaient avec une rapidité extraordinaire, et le visage de Miralda rayonnait de plaisir ; jamais elle n'avait eu une si bonne journée.

Il était neuf heures, toutes les boutiques se fermaient, les rues devenaient désertes, et chacun rentrait chez soi tant pour trouver la fraîcheur que pour prendre part au déjeuner de famille. Les marchands en plein vent dormaient à côté de leurs fruits ; le charretier se couchait à l'ombre de son véhicule pour goûter un peu de repos. Miralda, debout avant le lever du soleil, ressentait aussi le poids de la chaleur ; mais elle luttait contre le sommeil. Cependant elle ne put résister longtemps, et sa tête se pencha sur son épaule, tandis que ses yeux se fermaient lourdement.

Au même instant, auprès de la fenêtre d'un superbe palais dont les persiennes étaient baissées pour arrêter les rayons du soleil, parurent deux dames d'âge différent, qui examinèrent la rue en fumant leur cigarette, selon l'usage des belles Havanaïses. Elles étaient vêtues de légers manteaux blancs et portaient dans leurs cheveux une fleur à demi fanée.

« Vois donc la belle négresse, mère ! s'écria la jeune créole. Elle paraît bien fatiguée et dort profondément. Le soleil donne en plein sur son visage, et elle ne se réveille pas.

— Quoi d'extraordinaire, Maurita ! répondit la vieille dame. Les pauvres gens dorment maintenant partout sans s'inquiéter du soleil comme nous autres créoles.

— Je vois cette jeune fille tous les jours, reprit Maurita, et l'une de nos esclaves m'a raconté qu'elle travaille du matin au soir pour amasser la somme nécessaire au rachat de son père, qui, vieux et infirme, ne peut plus exécuter les pénibles travaux que son maître exige de lui. Cette jeune fille me plaît beaucoup, et je désirerais la connaître davantage.

— Abandonne ce caprice, dit la mère. Tu sais bien que ces noirs s'entendent à exciter la pitié ; mais, quand on les examine de près, ce sont tous

des trompeurs.

— Tu es bien sévère, maman, reprit Maurita. N'avons-nous pas parmi nos serviteurs des nègres qui nous sont très attachés et qui ne se permettraient aucune injustice à notre égard ?

— Sans doute, mon enfant, mais ces gens sont accoutumés à nous servir ; ceux qui sont libres savent qu'ils ne pourraient trouver une meilleure position, et les esclaves dépendent tellement de nous, qu'ils n'oseraient pas nous manquer de respect. Mais supposons que cette jeune fille soit réellement aussi bonne et aussi vertueuse que tu le crois, l'usage et les convenances nous défendent d'entrer en relations avec une négresse.

— Hélas ! je ne le sais que trop. La haute société trouve les pauvres noirs assez bons pour leur demander tous les services imaginables, mais non pour s'entretenir avec eux. Et cependant parmi ceux-ci il y en a qui ne le cèdent en rien aux créoles et aux blancs pour l'intelligence et l'habileté.

— N'en parlons plus, répliqua M<sup>me</sup> Isabelle Guani. Sur ce point, tu seras toujours une extravagante. Pourquoi continuer une discussion inutile ? Joue-moi plutôt une romance espagnole. »

Maurita jeta sa cigarette et se mit au piano. Elle jouait admirablement, et les accords résonnaient sous ses doigts légers avec tant d'harmonie, qu'on en était profondément ému.

Dès les premiers accords, la porte du salon s'ouvrit pour laisser entrer les autres membres de la famille, qui venaient jouir de la symphonie en se balançant en mesure dans les fauteuils à bascule.

De son côté, Miralda, qui n'avait pu se défendre contre le sommeil, se réveilla en sursaut et tourna la tête vers le palais. Peu de choses au monde l'intéressaient autant que la musique. Aussi chaque muscle de son visage exprimait-il la joie intérieure qu'elle ressentait. Elle se leva tout à coup et tendit l'oreille pour écouter ; mais quand le mouvement du piano devint plus animé et plus rapide, elle s'approcha des persiennes pour voir l'artiste qui jouait si bien.

Après avoir dévoré des yeux la belle créole, la négresse se mit involontairement à fredonner tout bas la mélodie. Mais plus elle écoutait, plus elle éprouvait de ravissement et plus aussi sa voix devenait sonore. Maurita, qui l'entendit, laissa d'abord ses doigts glisser plus doucement sur les touches, puis se leva tout à coup en s'élançant à la fenêtre, afin de découvrir la chanteuse.

Le profond silence qui régna subitement dans le salon fit revenir Miralda à la réalité. En apercevant les yeux de Maurita à travers les persiennes, elle eut honte de son importunité et se sauva à toutes jambes au milieu des voitures et des boutiques, pour s'arrêter haletante dans une rue déserte où elle essuya la sueur qui perlait sur son front.

« Que j'ai été indiscrette ! murmura-t-elle en

s'adres-sant des reproches. Je ne pourrai plus vendre mes ananas devant sa maison, il me faudra chercher une autre place. »

Ah ! si elle avait su le vif intérêt que lui portait la belle créole, le désappointement de celle-ci en la voyant s'enfuir !

Maurita resta longtemps à la fenêtre ; quoique la négresse fût déjà bien loin, elle aurait voulu s'élançer sut ses pas et la ramener dans le brillant salon. Elle ignorait elle-même pourquoi elle se sentait attirée vers cette enfant ; mais dès qu'elle y pensait, son cœur était rempli de joie, et il lui semblait qu'un jour devait les rapprocher l'une de l'autre. Cependant elle ne dit à personne ce qui se passait au fond de son âme ; elle savait d'avance qu'on ne ferait qu'en rire.

Sur ces entrefaites, des servantes de couleur avaient servi le déjeuner. La famille se mit à table ; Maurita s'assit à sa place ordinaire, l'esprit encore tout occupé de la négresse et sans prendre une part active à la conversation.

Miralda, pendant ce temps, avait continué sa route. Dès qu'elle fut hors de la ville, elle s'engagea dans un jardin où s'épanouissaient les plus belles fleurs des tropiques, et disparut derrière les arbres et les massifs.

Une heure plus tard elle reparut chargée de bouquets plus beaux les uns que les autres et reprit le chemin de la capitale, où elle s'arrêta devant un grand café. Son intention était d'y entrer pour offrir aux clients ses fleurs et ses bouquets ; mais elle hésita un instant en entendant le tumulte de la grande salle. Elle voulait même se retirer, lorsqu'elle aperçut le propriétaire, à qui elle offrit une branche de roses et qui l'engagea à parcourir les rangs des clients. Dans cette grande salle au plafond soutenu par des piliers, les uns, assis à de petites tables de marbre, dégustaient leur chocolat ; les autres étaient rassemblés autour des billards ou lisaient les journaux sur les balcons abrités par des plantes grimpantes.

A peine Miralda entra-t-elle dans le café, que des riches flâneurs se présentèrent pour acheter un bouquet sans marchander.

« La Perle noire de la Havane ne s'en ira pas sans avoir tout vendu, dit un jeune créole.

— C'est vraiment une perle, reprit un autre. Parmi toutes les négresses de Cuba, il n'y en a pas une qui puisse lutter avec elle pour le travail et la beauté. »

Le créole l'avait appelée *la Perle noire de la Havane* : ce nom lui resta et contribua à la faire connaître et à lui amener de nouveaux acheteurs.

## 2 Gabriel, père de Miralda, a la plantation de Cardénas.

Miralda était restée sur pied le reste de la journée, et, même pendant les heures les plus chaudes qui invitent le Havanaïse au repos, elle n'avait pas recherché l'ombrage. C'était maintenant le moment où les insulaires, ayant terminé leur dîner, allaient faire leurs visites en grande toilette ou sortaient pour jouir de la fraîcheur. La jeune fille, ne rencontrant plus de clientèle, reprit le chemin de sa demeure.

Dans les plus belles rues de Cuba, il n'y avait presque pas de maison devant laquelle ne stationnât une volante, sorte de voiture dont les Havanaïse se servent pour leurs promenades. Miralda s'arrêta un instant pour considérer la toilette des dames, leurs dentelles de batiste, leurs bas de soie et leurs souliers de satin blanc ; mais l'aiguillon de l'envie ne la torturait pas, et c'est en souriant qu'elle les regardait passer dans leurs voitures, tandis qu'elle-même, la pauvre négresse, en était réduite à se servir de ses pieds.

Elle continua sa route et quitta la ville pour prendre la direction de la baie qui entoure le paradis de Cuba. Heureuse du bénéfice de la journée, elle marchait gaiement et fredonnait une ariette dont la douce mélodie trahissait la joie de son âme. N'avait-elle pas remis à Alexandre une somme importante ? et il lui restait encore de quoi faire le lendemain des achats considérables.

Elle venait d'atteindre une allée de palmiers qui longeait le bord de la mer et conduisait à une plantation. Des arbres gracieux, avec leur panache vert où voletaient mille insectes brillants, s'élevaient à une hauteur de trente mètres. Le bruissement de leurs feuilles semblait accompagner les pas de la jeune fille en prenant part à l'allégresse qu'elle ressentait.

Une demi-heure plus tard, elle arrivait à la plantation, dont l'entrée était formée de plusieurs cases de nègres, couvertes de feuilles de palmier. Chacune était entourée d'un petit jardin dans lequel des légumes se mêlaient aux plus belles fleurs ; les poules et les oies se promenaient dans les environs, et les esclaves, ayant achevé leur travail, se reposaient à l'ombre des bosquets.

Miralda se dirigea vers l'une de ces cabanes : c'est là qu'habitait son père Gabriel, qui était aussi esclave dans la plantation. Étendu sur une natte devant la porte, il fumait son cigare avec autant de nonchalance que les créoles.

Elle s'avança vers lui en lui adressant une joyeuse salutation et s'assit aussi sur la natte.

« Tu dois être bien fatigué, cher père, » lui dit-elle en le baisant au front.

Gabriel l'entoura de ses bras et répondit avec un sourire :

« Sans doute je suis fatigué, car j'ai travaillé toute la journée comme il convient à un esclave. Mais toi aussi, tu dois être épuisée d'être restée au soleil du matin au soir, tandis que des milliers d'autres s'ennuyaient à ne rien faire. Eh bien ! dis-moi maintenant franchement si tu te sens plus heureuse depuis qu'Alexandre a eu la sottise idée de te racheter. Il me semble que M. Cardénas était bon pour toi comme il l'est pour moi. Quant au travail, tu avais à peine à faire la moitié de ce que tu t'imposes aujourd'hui librement. »

Miralda releva la tête et dit en fixant son regard confiant dans les yeux de son père :

« Cardénas a toujours été bon pour moi, et si je devais être encore esclave, je chercherais vainement dans l'île tout entière un maître dont le cœur soit meilleur ; mais, depuis que je suis libre, je sens qu'il n'y a pas de plus grand bien que la liberté. Le travail que je fais aujourd'hui a pour moi un grand attrait, parce que c'est pour moi que je l'exécute, et parce que je récolte ce que je sème. Je puis agir à ma volonté, aller où il me plaît, rester où je veux ; comme esclave, je dois me soumettre à une volonté étrangère. Et puis, cher père, ce que je gagne me fait surtout plaisir, parce qu'il reste ma propriété. »

Gabriel se mit à rire de cette explication :

« Ce sont des idées qui ne te seraient jamais venues en tête si Alexandre ne les y avait mises. Mais je voudrais bien savoir quels avantages il a sur moi. Il n'est plus esclave, et cependant il est domestique dans une maison comme tant d'autres ; et, comme moi, il doit se soumettre à une volonté étrangère. Que me manque-t-il à moi ? Cardénas m'habille, me nourrit, et si je suis malade il m'envoie un médecin. Et pour tout cela, je n'ai qu'à travailler ! C'est un maître si bon et si généreux, que je ne m'aperçois pas de mon esclavage.

— Tu n'aimerais donc pas être libre ? demanda Miralda. Tu préfères rester toujours dans les chaînes ? Ne serais-tu pas plus heureux si nous avions une cabane pour tous les deux, et un jardin où nous travaillerions ensemble, où nous causerions à notre aise quand nous serions fatigués, où nous pourrions tout organiser selon tes goûts ? Souvent tu es indisposé et tu désirerais avoir un

peu de repos ; mais ce n'est pas possible : il faut que tu sois à la plantation, où t'attendent des travaux qui ne te conviennent guère. Qu'il en serait autrement si nous vivions ensemble ! Je te servais chaque jour les mets que tu préfères ; je te soignerais dans tes maladies, je chanterais et rirais avec toi dans nos heures de gaieté. Ne te souvient-il plus de ce que disait ma mère : Une cabane à moi, la liberté, du travail et du courage, ce serait le comble de la félicité ? »

Gabriel n'était pas insensible au tableau ravissant que lui traçait sa fille sous de si belles couleurs ; mais il cherchait à l'oublier et à l'écartier de son esprit, parce qu'il ne voyait pas la possibilité de réunir un jour la somme nécessaire à son rachat. Cependant le souvenir de sa femme, qui avait toujours soupiré après la liberté comme la biche après l'eau des fontaines, fit lever dans son cœur un nuage de tristesse. Il entrevit le rêve d'une existence indépendante, et, penché sur le visage de Miralda, il laissa tomber quelques larmes qui, mieux que toutes les paroles, trahissaient sa profonde émotion.

« Oh ! je sais que tu voudrais être libre, dit la jeune fille en l'étreignant plus étroitement ; mais il te semble impossible de le devenir jamais. C'est pour cela que tu parles contre ta pensée, que tu dissimules à ton enfant ton véritable désir. N'est-ce pas ainsi, mon bon père ? Ah ! je sais bien deviner ton cœur ! »

Gariel essaya d'abord d'y contredire ; mais comme la négresse devenait plus pressante, il finit par avouer la vérité.

Alors Miralda se leva pour commencer une joyeuse danse autour de lui, en riant aux éclats et en battant des mains.

« Ah ! s'écriait-elle, la liberté est un trésor, et c'est ta fille qui te la donnerai »

Le vieux nègre la regarda avec surprise :

« Toi ! dit-il. Par quel moyen ? »

Il n'avait aucun soupçon des projets dâ sa fille, et cependant toute la ville en parlait.

Après s'être égayée pendant quelques instants de son étonnement, Miralda lui raconta toutes ses démarches et indiqua la somme qu'elle avait déjà réunie, lui découvrant comment elle l'avait gagnée piastre par piastre, l'assurant que toutes ses fatigues lui mettaient la joie au cœur, parce qu'elle faisait tout pour son père et pour sa liberté. Plus son récit se prolongeait, plus ses yeux devenaient brillants, plus sa voix résonnait mélodieusement. Quand elle eut achevé, elle prit l'argent qu'elle avait reçu ce jour-là, le mit pièce par pièce dans la main de son père, et lui dit ce qu'elle allait faire le lendemain pour augmenter son trésor.

Gabriel ne pouvait revenir de sa surprise : il lui semblait que Miralda n'était plus cette enfant qu'il avait portée si souvent dans ses bras ou bercée sur ses genoux ; elle lui paraissait un

ange bienveillant descendu du ciel pour tendre la main au pauvre méprisé. Comment Miralda, qu'il avait toujours regardée comme inexpérimentée, avait-elle pu s'occuper d'un projet qui dépassait en quelque sorte le travail d'un homme ?

Il lui sembla se réveiller d'un long sommeil. Soudain la liberté lui apparut comme un paradis longtemps désiré. Il se voyait déjà dans sa cabane à lui, où Miralda s'efforçait de lui rendre la vie agréable. Involontairement il ferma les yeux et fit passer dans son imagination les tableaux les plus séduisants ; puis se tournant vers la jeune négresse :

« Comment, dit-il, as-tu pu me cacher si longtemps ton projet ? pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? »

— Ne te serais-tu pas moqué de moi ? répondit-elle en lui prenant la main. N'aurais-tu pas dit : « Miralda est une tête folle ; il est impossible à une enfant d'amasser une somme aussi considérable ? » Si je t'avais tout découvert, tu n'aurais jamais consenti à me voir tant travailler. Tu aurais foulé aux pieds ton propre avantage pour me procurer des heures de loisir. Voilà pourquoi je devais commencer en cachette et accumuler un petit trésor, pour te prouver que ce n'était pas impossible. J'avais même l'intention de me taire jusqu'à la fin, et de me présenter devant toi pour te dire : « Père, tu es libre ! j'ai racheté ta liberté ! » Mais depuis quelques jours je suis trop heureuse de voir que mes épargnes augmentent si rapidement, et je n'ai pu garder mon secret plus longtemps. »

Pendant cet entretien le soleil avait disparu à l'horizon ; des senteurs pénétrantes parfumaient l'atmosphère, et les brillantes lucioles qui se jouaient dans les feuilles des arbres semblaient autant d'étoiles détachées des cieux.

C'était l'heure où d'ordinaire on avait l'habitude de chercher le repos pour reprendre des forces en vue du lendemain ; mais Miralda ne ressentait point encore de fatigue ; surexcitée par la joie, elle ne pouvait se décider à dormir.

« Il fait bon ici, reprit-elle : oublions encore nos hamacs pour bavarder en plein air, jusqu'à ce que la brise fraîche ! »

Gabriel avait aussi le cœur si rempli d'allégresse, qu'il était heureux de rester encore quelque temps devant la cabane, pour parler avec son enfant de la félicité que lui réservait l'avenir.

On dit : « La bouche parle de l'abondance du cœur. » Ce n'est pas toujours vrai : du moins pour nos deux nègres, ce n'était pas le cas. Bien qu'ils eussent beaucoup à se dire, ils étaient maintenant assis l'un près de l'autre, en silence, levant les yeux au ciel, où les étoiles lançaient successivement leurs vives lueurs. Longtemps ils restèrent plongés dans leurs réflexions, et ce n'est qu'après avoir caressé chacun leur plan qu'ils retrouvèrent

la parole et s'entretenaient comme des enfants de ce brillant avenir qu'ils se préparaient mutuellement.

Le cœur de Miralda surtout débordait de joie, elle pouvait à peine exprimer tout ce qu'elle éprouvait. Aussi commença-t-elle une de ces chansons qu'elle avait apprises sur les genoux de sa mère, et que faisait vibrer le souffle mélancolique des rivages de l'Afrique, fille-même ne connaissait point cette contrée ; elle était née à Cuba, et n'avait jamais vu le pays de ses pères, où le soleil brûlant règne sur un désert sans limite ; mais Gabriel retrouvait dans ses chansons une senteur de l'air natal, et revivait dans un passé plein de douces émotions.

La brise venait de se lever, en glaçant de ses froids effluves les membres à demi nus des deux nègres. Ceux-ci comprirent qu'il était temps de songer au repos, et rentrèrent dans la cabane pour se livrer au sommeil.

### 3 Les nègres au travail. – Gabriel raconte à ses compagnons le plan de Miralda. – Une nouvelle amie.

Avant que le jour ne parût, Gabriel et sa fille étaient sur pied : le premier, pour se rendre aux cannes à sucre ; Miralda, pour reprendre le commerce lucratif de la veille.

Au milieu d'un bosquet, non loin de la splendide demeure de Cardénas, s'élevait une tour, où résonnait la cloche qui appelait chaque matin les esclaves au travail avant le lever du soleil, et les avertissait le soir de terminer leurs occupations. De toutes les cabanes sortent avec empressement les hommes, les femmes et les enfants. Comme les paroles de Gabriel nous l'ont déjà fait comprendre, les esclaves de Cuba ne sont pas des êtres courbés du matin au soir sur leur travail et n'obéissant qu'au fouet du surveillant. Ils sont, au contraire, traités avec humanité et ont une existence bien meilleure que celle des nègres libres. Il y a sans doute des exceptions, à Cuba comme ailleurs.

Cardénas voulait que ses travailleurs commençassent leur journée par la prière, persuadé que la bénédiction de Dieu est le gage le plus certain du succès. C'est donc à l'église que se rend cette multitude d'esclaves : les cierges sont allumés, les fleurs s'épanouissent dans le chœur, à l'autel un prêtre célèbre la messe, assisté de deux nègres.

L'Européen s'imagine difficilement qu'un noir puisse se plonger dans la piété et comprendre, comme le blanc, les délicatesses du christianisme.

Et cependant dans cette petite église on rencontrait une sincère et véritable dévotion. On n'y entendait aucun chuchotement ; on ne remuait ni le pied ni la main : tous les regards étaient fixés sur l'autel, et nous pouvons dire que la plupart de ces pauvres esclaves adressaient au ciel une prière pour leur maître, le généreux Cardénas.

A la fin de la messe, le prêtre, se retournant vers l'assistance, adressa aux noirs une petite exhortation. Rien dans ses paroles ne faisait allusion à leur servitude. Il ne parlait que des besoins terrestres, dont on doit demander le soulagement au Maître de l'univers. Le célébrant, qui avait été lui-même esclave, connaissait toutes les cordes que l'on pouvait faire vibrer dans le cœur humain, et l'on recevait chacune de ses sentences comme une goutte de rosée qui venait rafraîchir ces âmes altérées.

Aussitôt que le service divin fut terminé les

esclaves quittèrent l'église et se réunirent sur la place, où le surveillant les partagea en différents groupes. Les uns devaient s'occuper du sucre, les autres du tabac, les troisièmes du café. Gabriel fut envoyé dans les champs de cannes.

La veille on avait fait une grande provision de boutures, soigneusement déposées sur un chariot qui précédait les noirs.

Arrivés dans la plantation, ceux-ci commencèrent à retourner le sol avec leurs hoyaux. Ils étaient à une certaine distance les uns des autres, pour ne pas se gêner mutuellement dans leur travail.

C'était une rude et pénible tâche, qui faisait ruisseler la sueur sur le front de Gabriel ; néanmoins il piochait avec courage. Depuis sa conversation avec Miralda, il entrevoyait la possibilité d'être libre un jour. Il y avait pour lui dans cette pensée un charme qui le maîtrisait, malgré les efforts qu'il essayait de faire pour s'en débarrasser.

Les nègres qui travaillaient autour de lui s'appuyaient de temps à autre sur leur hoyau, pour essuyer la sueur qui coulait sur leurs bras et sur leur poitrine. Mais Gabriel semblait ne ressentir aujourd'hui aucune fatigue : sa houe se levait et s'abaissait régulièrement pour fendre la terre desséchée. Bien plus, il fredonnait des airs joyeux et engageait ses camarades à se mettre courageusement à l'ouvrage. Les paresseux seuls, qui détestaient le travail et devaient cependant faire comme les autres, maudissaient son zèle et son ardeur.

« Ne fumes-tu donc pas ton cigare aujourd'hui ? » lui demanda son voisin Pedro, qui n'avait plus la force de continuer sa tâche.

Gabriel s'accouda sur le manche de sa houe, et regarda avec complaisance le morceau de terrain qu'il avait défriché.

« Nous avons bien travaillé, dit-il, et nous méritons bien de fumer une cigarette. »

Ces paroles furent le signal du repos, car les esclaves suivaient toujours l'exemple du vieux nègre, parce que Cardénas l'aimait beaucoup pour sa probité et son activité. Ce qu'il disait avait même plus de valeur que les avertissements du surveillant. Aussi, dès qu'il roula sa cigarette, tous les autres firent comme lui.

Cependant Pedro, qui ne comptait pas parmi

les paresseux, ne put s'empêcher de lui dire :

« Mais, Gabriel, qu'as-tu donc ? on dirait que depuis hier il s'est passé pour toi quelque chose d'heureux, ou que tu partages le gain avec Cardénas. Quand tu nous tiens ainsi en échec comme aujourd'hui, nous sommes comme des poissons à sec sur le rivage. »

Gabriel s'assit en attirant Pedro près de lui.

« Certainement, dit-il, j'ai un grand bonheur ; depuis hier je sais que ma fille travaille sans relâche pour... »

Il s'arrêta subitement, à la pensée que c'était une injustice de dévoiler à ses camarades le bonheur qu'il attendait ; car il leur serait alors plus dur de supporter leur servitude. Mais Pedro insista tellement que Gabriel ne put se tenir plus longtemps, et il raconta dans les plus petits détails tout ce que faisait Miralda pour lui acheter la liberté.

Au récit de la vie indépendante dont il faisait une description enthousiaste, tous les esclaves s'étaient réunis autour de lui, écoutant avec une attention croissante les plans qu'il se proposait d'exécuter. Mais l'impression produite par ses paroles n'était pas égale chez tous. Si les uns lui portaient envie et s'en exprimaient librement, les autres s'étonnaient de le voir soupirer après la liberté, puisque jamais il ne pourrait vivre avec moins de soucis qu'auprès de Cardénas, qui subvenait à tous ses besoins. Néanmoins chacun était d'avis que, parmi toutes les négresses, Miralda était la perle de Cuba, et que le bonheur de posséder une telle enfant l'emportait sur toutes les félicités, même sur la liberté et les richesses.

On se remit à l'ouvrage, et l'on travailla avec ardeur tant qu'il resta un coin à défricher. Puis on creusa de longs sillons, ou plutôt des fossés, pour y planter les rejets de la canne à sucre. Ce travail était trop pénible pour permettre d'aller vite en besogne ; cependant vers midi le champ était déjà couvert de lignes droites, et l'on se mit à enterrer les boutures. Le dîner interrompit cette occupation, qui fut reprise et continuée jusqu'au soir. Les nègres quittèrent le champ en appelant la bénédiction du ciel sur leurs travaux, et se livrèrent au sommeil pour recommencer le lendemain.

Miralda revint un peu plus tard que d'habitude : son commerce et une conversation avec Alexandre avaient été cause de ce retard.

Gabriel, à la fin du travail, se sentit le cœur si gai, qu'il orna sa cabane des fleurs les plus odorantes. En voyant sa fille prolonger son absence, il fut pris d'une vive inquiétude et s'engagea sous les palmiers pour aller à sa rencontre. Tout à coup il l'aperçut accourant vers lui.

« Où es-tu restée si longtemps, mon enfant ? » demanda-t-il ; « j'étais en peine de toi. »

« — J'avais encore une course à faire du côté du

port, où un étranger m'avait demandé une couronne, et je revenais à la plantation quand je vis Alexandre se promener sur le quai avec un monsieur à l'air distingué. Leur conversation semblait très animée, et je m'assis sur une balle de café pour attendre ; je voulais demander à Alexandre à combien se montaient déjà mes épargnes. Trois fois il passa devant moi, mais il était tellement absorbé qu'il ne m'aperçut même pas. Leur entretien du reste devait être de grande importance, car ils avaient tous deux une figure très sérieuse. Une heure après ils se séparèrent, et Alexandre se dirigea vers sa demeure. Je me mis à sa poursuite, et comme il ne se retournait pas, je le tirai de sa rêverie en lui secouant le bras.

« — Tu n'as donc pas le temps de me parler ? lui dis-je d'un ton de reproche. Je voudrais cependant bien savoir à combien se monte mon trésor pour calculer le temps où mon père sera libre. »

« — Ah ! c'est toi, Miralda ? Tu veux savoir quand ton père sera libre ? Oui, son heure viendra, mais non pas pour lui seul. Elle sonnera aussi pour tous les Cubains, noirs, jaunes ou blancs. Oui, elle viendra, et le nègre Alexandre en fera hâter l'arrivée. »

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire et demandai encore une fois combien j'avais d'économies.

« — Enfant, » me dit-il, « à quoi bon l'argent ou les biens ? Ce qu'il nous faut maintenant, ce sont des bras robustes et de l'audace, pas autre chose ! »

Il s'arrêta subitement comme s'il se repentait d'en avoir déjà trop dit, passa la main sur ses yeux en soupirant profondément et ajouta de son ton ordinaire et bienveillant :

« — Ah ! ton argent ? c'est juste. Voyons un peu... Si je compte bien, tu dois avoir au moins cent piastres. C'est une belle somme, mais elle est loin de suffire au rachat de ton père. »

— Combien faut-il encore ? demandai-je anxieuse.

« — Un bon ouvrier comme ton père vaut mille piastres. »

Je m'assis de nouveau, et je calculai qu'il me faudrait encore six ans pour économiser une somme aussi considérable. Cette pensée me rendit si triste, que j'en oubliai le bon Alexandre et partis sans lui dire adieu. »

« — Encore six ans ! répéta Gabriel. Que c'est long ! Avant-hier le temps ne m'aurait pas paru si long : aujourd'hui il me semble une éternité. Je crains bien, Miralda, que nous n'arrivions jamais à économiser mille piastres. »

« — Oh ! si, reprit la jeune fille. Il est vrai, c'est un peu long ; mais si nous ne perdons pas courage, nous atteindrons notre but. Apprends, cher père, que j'ai maintenant une nouvelle protectrice qui m'a promis de placer mon argent, afin que, par les

intérêts, la somme augmente plus promptement. »

« — Et quel est cet ange de bonté ? »

« — C'est une riche créole, la belle Maurita, dont je t'ai déjà parlé quelquefois. »

« — Ah ! Et comment l'as-tu rencontrée ? demanda le père surpris. »

« — En revenant ici, je traversais la place Verte, où chaque soir la musique militaire joue de si beaux morceaux, qu'on se croirait au ciel. Tous les bancs étaient occupés par des messieurs qui écoutaient le concert, et autour de la place stationnaient les volantes dorées où les dames de la Havane reposaient sur leurs coussins moelleux. Tu sais combien j'aime la musique : je m'arrêtai un instant en me disant que je courrais pour revenir et rattraper le temps perdu. Mais à peine étais-je placée, qu'une volante passa si près de moi que je jetai un cri de terreur et me disposai à partir. Alors une dame se pencha hors de la voiture, et me prit par la main en me disant :

« — Tu n'es pas blessée au moins, chère petite ? »

« — Non, madame, » dis-je rapidement, et je voulus m'esquiver. Elle me retint en se penchant vers moi pour mieux me voir et s'écria :

« — Ah ! c'est toi, Miralda, la Perle noire de la Havane ? reste encore un instant. »

J'étais si confuse, que j'osais à peine la regarder ; mais Maurita fut si aimable, que je repris courage et répondis à toutes ses questions.

« — Je t'ai entendue chanter, me dit-elle ; tu as une belle voix, et tes chansons me font bien plaisir. Viens quelquefois à ma fenêtre : nous causerons ensemble. »

Son affectueuse sympathie avait ouvert mon cœur, et quand elle me demanda pourquoi je travaillais avec tant de zèle pendant la journée, et s'il était vrai que je désirais racheter mon père, je lui racontai tout ; puis je devins si triste, que je ne pus continuer.

« — Qu'as-tu ? » me dit-elle avec bonté.

« — Hélas ! le prix d'un bon esclave est de mille piastres, et je n'en ai encore que cent. Il me faut attendre encore six ans pour délivrer mon père. »

« — Six ans ? certainement, c'est bien long. Mais il faut mettre tes épargnes chez un banquier, qui te donnera des intérêts ; cela ira plus vite. »

« — Comment faire ? » demandai-je curieusement.

Maurita réfléchit :

« — Apporte-moi ton argent, dit-elle, j'en prendrai soin pour toi. »

Je voulais la remercier ; mais une volante, arrivant à l'improviste près de la sienne, me sépara d'elle. Il me vint alors à la pensée que tu devais être inquiet, et je me suis mise à courir aussi promptement que j'ai pu. »

Gabriel embrassa sa fille sur le front, et tous deux retournèrent à la plantation, où ils

continuèrent leur entretien à la fraîcheur des mimosas jusqu'à ce que le sommeil vint clore leurs paupières.



Ils continuèrent leur entretien à la fraîcheur des mimosas.

## 4 Alexandre a un secret. – Miralda reçoit le surnom de de Rossignol de la Havane. – Heuereuse nouvelle.

Les jours suivants apportèrent peu de changement dans l'existence de nos deux nègres. Miralda continuait sa vente comme nous l'avons vu au commencement, et Gabriel pouvait à peine suffire, avec les autres esclaves, à planter tous les rejetons que l'on avait préparés. Alexandre, au contraire, avait changé ses habitudes. Miralda l'attendait chaque matin, mais il ne venait plus au marché pour causer avec elle et se réjouir de ses succès. Puisqu'il semblait la fuir, il fallait bien qu'elle se mît à sa recherche. Le soir, après le départ des clients, elle se dirigeait vers le port dans l'espoir de le rencontrer ; mais elle ne l'apercevait nulle part. Un jour, enfin, elle se décida à prendre des informations dans la maison où il était placé. Hélas ! elle ne fut pas plus heureuse : on lui dit, pour toute réponse, qu'il avait quitté son service et qu'on ne savait pas où il était.

Cette nouvelle l'attrista profondément, non pas qu'elle soupçonnât Alexandre coupable de garder son argent ; mais elle se disait que ses épargnes restaient improductives, tandis que Maurita leur aurait fait rapporter des intérêts. Elle continua ses démarches auprès des amis d'Alexandre : les uns haussèrent les épaules, les autres lui dirent mystérieusement qu'il parcourait l'île de Cuba pour une affaire très importante. Elle ne put en savoir davantage.

Cependant la semaine suivante, alors qu'elle avait perdu presque tout espoir et se résignait à son sort, elle le rencontra dans une rue retirée où il conversait à voix basse avec deux nègres. Elle s'élança vers lui et lui demanda l'argent pour le remettre à Maurita.

Alexandre lui tendit affectueusement la main.

« Je te félicite, lui dit-il ; tu ne peux mieux le placer. Il est d'abord moins sûr chez moi, qui dois courir de tous côtés sans trouver une position stable.

— J'ai entendu parler de tes voyages, reprit Miralda. Dis-moi donc ce qu'ils signifient et pourquoi depuis quelque temps tu es si mystérieux. »

Le nègre mit le doigt sur sa bouche et répondit doucement :

« C'est une affaire qui ne peut se confier qu'à des hommes et demande des bras solides. Un jour tu sauras tout. Maintenant n'y pense plus et n'en parle pas. Je remettrai ton argent à Maurita, qui te dira ce qu'elle veut en faire. Allons ! adieu ; le

temps presse : cette nuit même je dois m'embarquer, et je ne reverrai pas avant trois mois les rivages de Cuba. »

Il s'éloigna, laissant Miralda dans la stupéfaction : elle se demandait ce que tout cela pouvait signifier, mais toutes ses réflexions ne l'aidèrent pas à deviner l'énigme.

Peu m'importe, se dit-elle enfin ; il faut penser à mes affaires, sans perdre mon temps à ce qui ne me regarde pas. Si Maurita m'aime fidèlement, les années passeront avant que j'aie le temps de m'occuper des choses qui réclament des bras d'hommes, comme dit Alexandre.

Elle s'éloigna plus gaie et reprit sa vie habituelle.

Vers midi, elle s'approcha de la demeure de Maurita. Celle-ci, accoudée derrière les persiennes, suivait nonchalamment des yeux les nuages bleuâtres qui s'échappaient de sa cigarette. Aussitôt qu'elle aperçut la négresse, elle s'élança à sa rencontre et la fit entrer.

Miralda ne la suivit qu'à regret, et dès qu'elle fut dans le vestibule, elle se sentit comme éblouie en voyant le luxe qui s'étalait de toutes parts. Mais Maurita s'ingéniait à la mettre à son aise ; car rien, dans ses manières, ne trahissait la fierté que les créoles ont ordinairement dans leurs rapports avec les noirs. Une sœur n'aurait pu avoir pour sa sœur plus de prévenances.

« Nous sommes toutes seules aujourd'hui, dit-elle ma famille est à la campagne et ne reviendra qu'à la nuit. Nous allons donc faire de la musique : ce sera pour nous une véritable jouissance, et tu chanteras au piano comme tu l'as fait ? a semaine passée en te cachant derrière les persiennes. »

Miralda n'eût jamais cru qu'une créole pût lui parler avec tant d'abandon ; elle se sentit attirée vers la jeune fille et perdit sa timidité. Selon le désir de Maurita, elle chanta toutes les romances qu'elle avait apprises autrefois.

« Oh ! qu'elles sont ravissantes ! disait la créole ; je voudrais les entendre tous les jours. Maintenant nous allons chanter les miennes : tu veux bien me faire plaisir, n'est-ce pas ? »

Bien que Miralda ne connût aucune de ces romances, elle essaya de les fredonner d'abord, et en peu de temps elle put les exécuter facilement tandis que Maurita l'accompagnait. Elle avait réellement un talent remarquable, et sa

voix douce et vibrante plongeait la créole dans l'étonnement.

« Qui donc t'a appris à chanter si bien ? »

— Personne, répondit Miralda ; je n'ai chanté que des chansons africaines avec ma mère, et jamais elle ne m'a dit que c'était bien.

— Mais tu chantes à la perfection, et si j'osais te donner un conseil, je te dirais de prendre des leçons chez un professeur. Tu deviendrais bientôt l'une des meilleures cantatrices de nos concerts. »

Miralda secoua la tête :

« Non, non, dit-elle ; il ne m'est pas permis de dépenser mon argent, je dois au contraire chercher à en gagner. Qu'advient-il du plan que je forme depuis si longtemps ? Non, non, je veux continuer mon commerce pour réunir les mille piastres nécessaires à la rançon de mon père.

— Ah ! j'oubliais qu'Alexandre m'a remis ton argent : je l'ai déposé de suite à la banque de mon frère José, et j'ai l'espoir qu'il sera bientôt doublé... Mais pour en revenir à la musique, si quelqu'un s'offrait à te donner gratuitement des leçons, n'aimerais-tu pas devenir une bonne chanteuse ? »

— Non, mademoiselle, répondit rapidement Miralda. Quand je serai parvenue à racheter mon père, il me faudra gagner encore davantage pour pouvoir faire l'acquisition d'un terrain qui fournira notre nourriture, et enfin, je ne voudrais abandonner mon père à aucun prix pour aller vagabonder dans l'île. La vie ne sera belle et agréable pour nous que si nous travaillons ensemble. Si nous devons être séparés quand nous serons libres, il nous serait plus avantageux de rester toujours les esclaves de Cardénas ; chez lui nous pouvons toujours être ensemble le dimanche et chaque soir après le travail. »

Maurita ne pouvait retenir son admiration pour de tels principes, et cependant il lui était difficile de renoncer à l'idée de faire de la petite négresse une artiste distinguée.

« Tu es une fille extraordinaire, reprit-elle. Parmi tous les nègres que je connais, il s'en trouve à peine un qui ne haïsse pas le travail, et aucun ne fait plus. Comment pourrais-je vous refuser quelque chose ? Mais je crains bien que mon chant ne les intéresse guère, et je serai si intimidée par ces dames et ces messieurs que je ne pourrai émettre un son.

— Ne crains rien, Miralda ; nous allons nous exercer maintenant jusqu'à ce que tu connaisses toutes les notes par cœur, et tu chanteras comme Sisonté, qui rivalise ici avec les oiseaux. Viens, mettons-nous à l'ouvrage. »

Aussitôt ces deux jeunes filles, si différentes par leur couleur et leur position, étudièrent avec autant d'ardeur que s'il se fût agi, le jour même, de faire de Miralda une autre Sontag. Elles ne terminèrent leurs exercices qu'au crépuscule, parce

que la voix et les doigts étaient fatigués. La jeune négresse comprenait maintenant ce que c'était que de chanter avec âme et expression. Elle eut même la pensée qu'il était difficile de trouver une existence plus agréable que de se consacrer entièrement au bel art de la musique ; mais comme l'accomplissement de ce désir l'éloignait de son but, elle chassa cette tentation et reprit avec courage l'idée de continuer sa vie pénible et laborieuse.

Les deux jeunes filles se séparèrent enfin. Jamais Miralda n'était revenue à la maison le cœur aussi joyeux. Aussi s'arrêtait-elle quelquefois dans sa route pour chanter encore un couplet des romances qu'elle venait d'apprendre et semblait en faire hommage aux mimosas qui s'agitaient au-dessus d'elle. Pendant toute la nuit, elle vit se balancer devant ses yeux la radieuse image de Maurita, dont l'amabilité avait surpassé son attente, et ne put dormir que vers le matin.

Le lendemain, cependant, elle redevint l'industrielle marchande d'ananas, et sa mémoire semblait avoir perdu le souvenir du rêve de la veille. Mais en passant près de la maison de Maurita, elle entendit qu'on l'appelait. Sans doute la jeune fille avait fait à sa mère un récit favorable, car la vieille dame n'avait plus son air sévère et adressa à la négresse des questions bienveillantes. Elle l'invita même à entrer au salon pour chanter quelques romances avec sa fille.

« Eh bien, mon enfant, dit-elle quand Miralda eut terminé, j'entends dire qu'on te nomme la Perle noire de la Havane ; il me semble qu'il serait plus juste de t'appeler le Rossignol noir. Pour ma part, du moins, je dois avouer que le chant bariolé de Sisonté ne me plaît pas autant que tes ravissantes mélodies. Viens chanter avec ma fille aussi souvent que tu le pourras : elle adore le chant, et tu lui feras passer des heures délicieuses. »

A cet instant Miralda remarqua, non sans embarras, que plusieurs personnes s'étaient glissées dans le salon. José, le fils de la maison, écoutait, assis dans un fauteuil, et une troupe de serviteurs noirs se pressaient aux portes, fiers de voir une négresse attirer sur elle l'admiration de la famille créole. José remercia Miralda, et plusieurs domestiques vinrent lui serrer la main.

On était arrivé au jour solennel dont Maurita avait parlé et que Miralda redoutait. Les volantes arrivaient les unes après les autres pour offrir leurs vœux à la belle Havanaise et pour passer une agréable journée dans sa demeure.

Les tables étaient chargées des mets les plus exquis, des vins les plus renommés ; on avait mis tout en œuvre pour se procurer les fruits les plus savoureux ; les domestiques et les servantes ployaient sous le poids des piles d'assiettes et se fatiguaient à servir les convives, qui n'avaient qu'un désir à exprimer pour le voir à l'instant sa-

tisfait.

Dès que l'on eut goûté aux rafraîchissements, le maître de la maison pria la société de passer au jardin, et les invités se dispersèrent parmi les bosquets fleuris et parfumés, sur laquelle la nuit étendait peu à peu son obscurité. Sur une hauteur, à une certaine distance, on voyait scintiller des lampes aux mille couleurs, qui donnaient au bocage un aspect féérique. Dans l'espoir qu'on leur avait préparé là un spectacle extraordinaire, les promeneurs se dirigèrent de ce côté. A peine y étaient-ils arrivés, qu'on entendit quelques coups de canon, et de rapides fusées s'élevèrent en sifflant, pour répandre dans les airs une pluie d'étoiles de toutes couleurs.

Ce n'était cependant que le prélude d'un brillant feu d'artifice. Bientôt les yeux ne purent suffire à regarder tout à l'entour les soleils, les chandelles romaines, les bouquets, les couronnes qui s'allumaient, éclataient, se dispersaient dans une lumière éblouissante. Pour terminer la fête, des flammes de Bengale inondèrent les bosquets en éclairant une rotonde de marbre blanc dont les arceaux étaient encadrés de plantes grimpanes. Au milieu, un immense jet d'eau lançait la gerbe de ses perles aux feux variés, et, vis-à-vis, Maurita assise à son piano accompagnait les chants d'une jeune négresse.

Les invités restèrent d'abord muets d'admiration, écarquillant leurs yeux, devant lesquels miroitait la magie d'un tableau auquel personne n'avait songé.

Miralda, intimidée en voyant tant de spectateurs, reprit toute son assurance lorsque la créole eut plaqué quelques accords pour préluder à une nouvelle romance. Sa voix se fonda moelleuse avec les sons de l'instrument, et s'échappa de la rotonde pour rivaliser avec les parfums des fleurs. Une fois saisie par la puissance de la musique, elle ne pensa plus qu'elle chantait pour mille oreilles étrangères, et produisit l'illusion d'une célèbre cantatrice. Les auditeurs, qui ne s'attendaient pas à une pareille jouissance, surtout de la part d'une négresse, étaient comme magnétisés et se croyaient le jouet d'un songe.

La mélodie s'éleva plus puissante, exerçant son empire sur les cœurs, et fit oublier qu'en cette circonstance la couleur noire triomphait de la blanche. On venait d'éteindre les lumières ; mais les romances de Miralda résonnaient encore dans l'obscurité, douces et mélodieuses, pour se terminer dans un écho lointain et se perdre en mourant comme un nuage rosé qui se dissipe sur le ciel bleu.

Les poitrines, haletantes jusque-là, laissèrent alors libre cours aux acclamations d'enthousiasme, et les mains firent retentir des applaudissements frénétiques.

« La Perle noire est devenue le Rossignol noir ! »

s'écria une voix du milieu de la foule.

Chacun voulait la voir, chacun voulait lui adresser une parole ; mais Miralda avait disparu, et les invités rentrèrent dans la salle, où l'on avait servi un délicieux souper.

Immédiatement après la dernière romance, la chanteuse s'était dirigée vers une petite porte dérobée pour sortir du jardin sans être aperçue et se hâter de revenir vers son père. Dans un buisson de jeunes cèdres, un homme l'arrêta, et la prenant par la main :

« Miralda, lui dit-il, je t'ai entendue. Vraiment tu fais honneur à ta race, et je ne donnerais pas cette journée pour un sac de piastres. Ya dire à ton père l'admiration que tu as fait naître. Il s'en réjouira autant qu'Alexandre.

— Comment, c'est toi ? dit Miralda étonnée ; je te croyais loin d'ici. Tu m'avais dit que tu ne reverrais pas de sitôt les rivages de Cuba.

— Je le croyais alors ; mais je suis comme le vent de la tempête, c'est sur ses ailes que je parcours le pays, et à cette heure même j'ignore où je serai dans l'heure prochaine. »

Miralda ne comprenait pas ce qu'il voulait dire ; du reste elle n'avait pas de temps à perdre, et, sans l'interroger davantage, elle continua son chemin. Mais elle trouva la porte fermée et dut revenir sur ses pas. En passant devant la rotonde, théâtre de son triomphe, elle entendit un dialogue sans voir personne. Involontairement elle s'arrêta et reconnut les voix de José Guani et d'Alexandre s'entretenir avec une troisième personne qu'on appelait général.

« Le fruit n'est pas encore mûr, disait ce dernier. Les Cubains sont indolents et acceptent tous les jugs. Nous devons leur ouvrir les yeux petit à petit, afin qu'ils jugent eux-mêmes. Dès qu'ils seront convaincus, ils seront bientôt disposés à suivre mon appel. Ne te lasse pas, José, d'agir sur les membres de ton cercle, et toi, Alexandre, sur qui je compte comme sur le meilleur blanc, tu vas repartir cette nuit. Tu trouveras dans le port un navire qui te conduira avant le lever du soleil au lieu de ta destination. Voyage, sois prudent, et le succès est assuré. »

Miralda se sentit prise d'inquiétude en comprenant que ces hommes étaient liés par un secret qu'elle ne pouvait pénétrer. Elle se hâta de traverser le jardin pour arriver dans la rue.

Pendant ce temps, toute la société réunie dans le salon ne s'entretenait que du concert et du Rossignol noir, dont on ne tarissait pas de faire l'éloge. Maurita profita de ces bonnes dispositions pour raconter l'histoire de la jeune négresse, et proposa à ses hôtes une quête en faveur de celle-ci.

Personne ne sut résister à cette demande. Ceux mêmes qui étaient en principe opposés au rachat des esclaves donnèrent quelques piastres, surtout

quand l'on vit M<sup>me</sup> Isabelle laisser tomber une poignée d'or dans la coupe d'argent posée sur la table. Aussi Maurita ne put-elle retenir ses larmes quand elle se pencha pour compter le trésor de sa protégée, et il lui sembla que ce jour était le plus beau de sa vie et le premier où elle eût fait quelque chose d'utile.

La réputation du Rossignol noir ne tarda pas à se répandre dans toute la ville, et comme les Havanais sont très jaloux les uns des autres, chaque famille riche voulut avoir Miralda, pour charmer par ses romances les oreilles des invités.

Mais la jeune négresse n'aimait pas vendre sa voix à ceux que favorisait la fortune ; bien qu'elle ne fût qu'une pauvre négresse, elle se sentait humiliée par ces concerts, qui lui semblaient une aumône déguisée. Cependant l'amour filial lui fit vaincre ses répugnances. Elle fut invitée dans toutes les fêtes, et la maison qui ne l'invitait pas à ses soirées n'avait plus rang dans la société du monde élégant. La jeune Miralda vit de cette manière s'accroître le trésor entre les mains de Maurita.

Un jour, ayant terminé la vente de ses ananas plus tôt que de coutume, elle voulut passer encore quelques minutes avec sa bienfaitrice. Elle la trouva se balançant dans son hamac et fumant sa cigarette sous les ombrages du jardin, en compagnie d'une négresse. Dès que Maurita la vit venir, elle sauta au-devant d'elle et la conduisit dans la rotonde, où toutes deux s'assirent sur le bord du bassin.

« J'ai une nouvelle heureuse à t'annoncer, lui dit la créole. L'argent qu'Alexandre m'a remis et que j'ai confié à mon frère José a décuplé par une heureuse spéculation, et rien ne s'oppose plus au rachat de ton père. »

En disant ces mots le visage de Maurita se couvrit de rougeur, car elle se servait de ce prétexte pour ne pas avouer qu'elle avait pris cette somme dans sa propre cassette.

Miralda était comme pétrifiée ; elle s'était résignée à la pensée qu'il lui fallait travailler encore longtemps avant d'atteindre son but, et on lui annonçait subitement qu'elle avait une fortune suffisante. Elle en croyait à peine ses oreilles. Tout son corps fut pris de tremblement, ses mains s'agitaient sans mesure, des larmes roulaient sur ses joues ; elle ne pouvait prononcer aucune parole. Tout à coup elle poussa un cri de joie, tomba aux pieds de Maurita et lui saisit les mains, qu'elle couvrit de baisers.

La jeune créole, touchée de ces marques de reconnaissance, la releva et la prit dans ses bras en lui adressant les plus vives félicitations.

« Oh ! que je suis heureuse ! dit la négresse, qui avait retrouvé son calme. Mon cœur bat à rompre ma poitrine ! Maintenant mon père va être libre : nous pourrons vivre ensemble comme les



Elle tomba aux pieds de Maurita et lui saisit les mains.

blancs ! Et cependant, ajouta-t-elle après un silence, il me semble que ce n'est pas possible : je n'ai pas assez travaillé pour cela. Dieu veuille qu'un bonheur acheté si facilement ne s'écroule pas bientôt ! Croyez-vous, Maurita, qu'il sera solide et durable ? ne craignez-vous pas que ce ne soit une illusion ?

— Non, non, Miralda ; ce bonheur durera et augmentera chaque jour, j'en suis certaine. »

La négresse lui exprima encore une fois sa profonde gratitude, et partit aussi vite que ses pieds pouvaient la porter. En la voyant passer avec tant de rapidité, les passants s'arrêtaient, se demandant curieusement ce qui pouvait arrêter ainsi le Rossignol noir ; mais Miralda n'avait pas le temps de se préoccuper de l'étonnement des Havanais, elle courait à la plantation.

## 5 Gabriel retrouve la liberté.

Dans la matinée du même jour où Miralda avait eu avec Maurita la conversation que nous venons de rapporter, il y avait grande animation dans les champs de Cardénas. C'était l'époque de la récolte des cannes à sucre, que l'on devait porter au moulin.

Le majorai, ou surveillant, avait réuni dans la cour tous les esclaves et leur faisait distribuer les couteaux nécessaires à la nouvelle occupation. Dès ce moment la récolte devenait une fête pour les noirs, comme en Europe les vendanges pour les Bourguignons. D'ailleurs Cardénas ne dédaignait pas de paraître lui-même au milieu des travailleurs, et c'était pour eux une double jouissance, parce que sa bonté et sa douceur en faisaient un maître bien différent de ceux dont les livres donnent souvent le portrait. Il était plutôt ce que le paysan d'Europe est pour ses domestiques, et pouvait compter parmi les meilleurs.

Sous la conduite du majorai, les nègres se mirent en marche en poussant des cris de joie, et les enfants n'étaient pas les moins bruyants : ils savaient qu'aujourd'hui il leur était permis de sucer la canne à sucre autant que leur estomac pouvait le supporter.

Gabriel était à son rang au milieu de ses compagnons : il prenait part à l'allégresse commune et fredonnait une chanson pleine de gaieté, dont Pedro répétait le refrain de toute la force de ses poumons.

De nombreux groupes de travailleurs se disséminaient ainsi le long de la côte, car la récolte devait commencer sur tous les points. Les uns marchaient en silence, les autres se livraient à des conversations animées, selon que leur surveillant était sévère ou débonnaire.

Le champ de cannes offrait un coup d'œil admirable avec ses planches épaisses, vertes ou jaunes, que couronnaient des panaches dorés dans lesquels se jouait la brise des mers.

En arrivant sur la plantation, les jeunes négresses se donnèrent la main pour former une danse des plus animées ; puis les hommes levèrent leurs couteaux, et tout le monde se mit à l'ouvrage.

Dès qu'un travailleur avait coupé quelques roseaux, les enfants s'empressaient d'accourir pour les porter sur les chariots, et bientôt il ne resta plus qu'un buisson de cannes. Le majorai permit aux esclaves de s'asseoir à son ombre et de se reposer en fumant la cigarette. Durant le travail cette jouissance était interdite à cause des dangers de l'incendie, qui en un instant aurait détruit l'es-

poir de plusieurs années. Mais le majorai savait par expérience que les serpents et les rats fuyant devant les travailleurs se retiraient dans ce bosquet comme dans leur dernier refuge, et qu'on pouvait les anéantir en une seule fois. Lors donc que les noirs eurent fini leur sieste, le surveillant leur ordonna de faire un cercle et de mettre le feu aux cannes qui restaient debout. Cet ordre fut accueilli par des battements de mains. La flamme s'éleva bientôt de tous côtés, et l'on put voir tous les reptiles se tordre dans les convulsions de l'agonie.

On se dirigea ensuite vers les moulins pour presser les cannes entre deux cylindres que manœuvrait un esclave, et en extraire le suc, qui coulait dans de grands tonneaux en se changeant en sirop. On peut se faire une idée de la qualité de sucre que produit l'île de Cuba, quand on sait que cinq cents moulins sont mus par la vapeur et plus de sept cents par les vents pour livrer plus de deux milliards de kilos qui sont expédiés dans toutes les parties du monde.

Gabriel venait de quitter le dernier tonneau et était assis, les bras croisés, près du feu, en se livrant à mille pensées bizarres, quand Miralda accourut tout essouffée, et, se précipitant à son cou, lui cria d'une voix émue :

« Tu es libre ! j'ai réuni les mille piastres, et demain nous les porterons à Cardénas ! »

A cette nouvelle, le pauvre noir resta tout interdit. Il ne pouvait en croire ses oreilles, et Miralda dut lui répéter plus de dix fois qu'elle avait réellement la somme nécessaire à son rachat. Il resta longtemps muet, ne pouvant admettre la possibilité d'un tel bonheur ; mais quand il n'eut plus de doute, il étreignit sa fille dans ses bras :

« O mon enfant, lui dit-il, c'est à toi que je dois maintenant l'existence ! Tu m'as racheté par ton travail, c'est pour toi que je veux vivre désormais, et nous serons les noirs les plus heureux de l'île entière. »

« Mais, ajouta-t-il, j'allais oublier, dans ma joie, mon bon maître Cardénas. Il a toujours eu beaucoup de bienveillance pour moi, et je serais un ingrat si je le quittais en ce moment, où il lui manque des travailleurs. J'attendrai donc jusqu'à la fin de la récolte. Tu as un bon cœur, et je suis sûr que tu m'approuves. »

Miralda ne s'était pas attendue à ce délai, qui la contraria d'abord ; mais enfin elle y consentit :

« L'ingratitude ne doit pas ternir notre bonheur, reprit-elle ; fais comme tu l'as dit. »

Cardénas, assis par hasard derrière un des ton-

neaux, avait entendu le dialogue du père et de la fille tout en étant témoin de leur joie. Touché du dévouement de la négresse, surpris de la fidélité et de l'attachement de Gabriel, qui retardait le moment de sa liberté, il se proposa de ne pas laisser sans récompense de si rares témoignages. Bien loin de s'irriter, comme tant d'autres planteurs, et de profiter des derniers jours de servitude pour accabler de travaux l'esclave qui allait lui échapper, il se demanda au contraire ce qu'il pourrait faire pour augmenter son bonheur. Sans se laisser apercevoir, il quitta les moulins et revint à la plantation, tandis que Gabriel et Miralda disparaissaient dans leur cabane pour se livrer sans trouble aux doux rêves de leur félicité.

Gabriel fut fidèle à sa résolution : tant que dura la récolte, il travailla avec une double ardeur, comme pour dédommager son maître de la perte qu'il allait lui causer par son départ. Mais dès qu'on eut emmagasiné la dernière barrique, les deux nègres mirent leurs plus beaux habits de fête pour se rendre chez Cardénas.

Cependant le père hésita un instant ; il était intimidé et ne pouvait se décider à suivre sa fille, car, bien que la loi cubaine permit le rachat de la liberté, il lui semblait qu'il commettait une injustice, tant l'habitude de l'esclavage lui avait enlevé d'initiative.

Mais Miralda ne pouvait contenir sa joie ; tout le long de la route elle ne tarissait pas de développer ses plans pour leur bonheur à venir ; seulement, quand ils entrèrent dans le vestibule et au moment d'ouvrir la porte du bureau de Cardénas, elle se sentit embarrassée, ne sachant pas comment elle allait s'expliquer.

Le planteur était assis à son bureau, sa main glissait activement sur le papier ; il leur fit signe d'attendre quelques instants, et acheva la lettre commencée ; puis, se levant, il demanda à Gabriel ce qu'il désirait. Ce fut Miralda qui prit la parole.

« Mon père, dit-elle d'une voix brisée par l'émotion, travaille depuis si longtemps dans la plantation, qu'il se regarde presque comme un membre de la famille : il a plus d'une fois répété que les propriétés de M. Cardénas étaient le paradis de Cuba. Cependant...

— Cependant, interrompit le planteur, il désire être libre comme sa fille et ne pas rester plus longtemps dans ce paradis. »

Il avait prononcé ces paroles avec sa bonté ordinaire ; néanmoins la jeune négresse se mit à trembler, craignant que Cardénas ne se refusât à la rançon de son père.

« Monsieur, reprit-elle, la liberté est si douce !

— C'est vrai, dit le maître, et tu peux en parler, puisque tu l'as goûtée ; mais la liberté s'achète aussi chèrement. Actuellement ton père n'a aucun souci. Quel que soit le résultat des récoltes, la table est toujours servie pour lui. Jamais il ne

manque de nourriture ni de vêtement, et même, quand il est malade et ne peut plus rien gagner, j'ai soin de lui comme s'il était en bonne santé. Est-il prudent de renoncer à tous ces avantages pour un avenir incertain qui n'apportera peut-être que l'indigence et les privations ? »

Miralda gardait le silence, on entendait les palpitations de son cœur ; son père ne savait que dire et fixait sur la terre des yeux hagards.

« Voyez, continua Cardénas, vous n'avez pas songé à cela. Mais il y a encore une autre question ; le rachat ne peut se faire que moyennant mille piastres. C'est une grosse somme : où la prendrez-vous ? »

Ces paroles rendirent la vie à la négresse. Aussitôt elle tira sa bourse et la déposa sur la table devant le planteur en disant :

« Voici la somme que vous fixez, il n'y manque pas un maravédi. »

Cardénas, feignant l'étonnement, demanda comment ils avaient pu réunir une telle fortune.

Miralda baissa les yeux, comme son père. Mais celui-ci prit la parole pour décrire avec un véritable enthousiasme le dévouement de sa fille et les sacrifices qu'elle s'était imposés, et supplia enfin son maître de ne pas la priver de la joie de voir son père en liberté.

« Je dois bien me soumettre, reprit Cardénas en souriant, puisque vous avez la loi pour vous. »

En même temps il remit à Gabriel le papier qu'il écrivait quand ils étaient entrés.

« Voici la quittance, ajouta-t-il. Désormais tu es ton propre maître. »

Les deux nègres tombèrent aux pieds du planteur en versant des larmes de joie et en lui témoignant toute leur reconnaissance.

« Cette affaire est terminée, dit Cardénas. Mais comment gagnerez-vous votre vie ?

— Travailler, travailler, » répondit Gabriel avec chaleur.

Et Miralda se joignit à lui.

« Bien parlé, continua le planteur ; mais j'ai vu maint esclave parti de chez moi avec la conviction qu'il pouvait vivre indépendant, et qui après quelques années revenait me supplier de le reprendre. Seriez-vous plus forts que lui ? »

Le père et la fille se taisaient.

Après un pénible silence, Cardénas ouvrit la fenêtre qui donnait du côté de la mer et pria Gabriel de s'approcher.

« Tu vois, dit-il, ces plantations de tabac et de café, et tu sais comment il fait bon habiter sur le rivage. Aimerais-tu y passer le reste de tes jours ?

— Sans doute, je le voudrais, répondit Gabriel ; mais... »

Cardénas prit la main du nègre.

« Écoute, lui dit-il avec l'expression de bonté qui lui était propre. L'amour filial du Rossignol noir de la Havane ne m'est pas plus inconnu que

ton attachement pour ton maître. Tu as voulu attendre la fin de la récolte avant de parler de ta liberté. Je n'ai pas été insensible à ces deux sacrifices, et je voudrais te le prouver par des actes. Je te laisse donc le choix : veux-tu rester mon surveillant dans ces plantations et recevoir un salaire convenable, ou reprendre cette bourse avec les mille piastres ? »

Gabriel regarda Cardéna d'un air de doute, il lui semblait impossible que cette proposition fût sérieuse. Mais il se convainquit bientôt de la sincérité du planteur, et n'hésita pas à accepter la première proposition.

« Monsieur, dit-il, je serai donc libre et je pourrai cependant manger encore votre pain ? Oh ! comment vous prouver jamais ma reconnaissance pour ce bienfait ?

— Tu me le rendras doublement. Mais le Rossignol noir, qui a la plus grande part à ton bonheur, ne restera pas sans récompense : je lui fais cadeau des mille piastres. »

La joie des deux noirs ne connut plus de bornes ; ils ne savaient comment exprimer leur gratitude, et Cardéna dut s'éloigner pour se soustraire à leurs démonstrations.

Miralda s'élança dans l'allée des palmiers, elle voulait faire connaître à sa protectrice le changement subit survenu dans son existence. Maurita fut au comble de la joie, mais elle ne dit pas qu'elle avait tout raconté à Cardéna et l'avait engagé à cette générosité.

La mise en liberté d'un esclave dans des circonstances si rares ne pouvait pas rester inaperçue parmi les nègres de la plantation. De leur propre mouvement, et avec la coopération du planteur, ils organisèrent une fête que l'on célébra par un somptueux repas, des chansons et des danses devant la cabane de Gabriel.

A la fin du jour, tous les nègres se formèrent en cortège pour accompagner Miralda et son père à leur nouvelle résidence. Les esclaves de la plantation vinrent les recevoir et témoignèrent leur joie, en mêlant leurs cris à ceux de leurs compagnons. Cardéna, les rassemblant autour de lui, leur présenta le nouveau majorai, et tous levèrent la main en promettant fidélité et soumission.

Au milieu des cabanes s'élevait la demeure du surveillant, qui se distinguait des autres par une plus grande élégance et des chambres plus spacieuses. C'était là que devait vivre Gabriel. Lui, qui jusqu'alors n'avait jamais eu plus que les autres, ne revenait pas de son étonnement. En voyant tous les beaux meubles qui l'entouraient, il lui semblait être devenu un autre homme, et il allait toucher chaque pièce de l'appartement comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Lorsqu'enfin le soir fut venu et que le calme se fit devant l'habitation, Gabriel et Miralda furent heureux de se retrouver seuls pour parler de leur bienfaiteur et

lui rendre mille actions de grâces silencieuses, sans oublier leur protectrice Maurita.

Les jours suivants, le majorai visita toute la plantation dans les plus petits détails, pour se rendre compte de ce qu'il y avait à faire en inaugurant ses nouvelles fonctions, tandis que Miralda s'ingéniait à rendre à son père l'existence agréable et paisible.

## 6 Entrevue mystérieuse.

Gabriel était comme un père pour ses travailleurs et quand ceux-ci avaient terminé leur tâche à sa satisfaction, il leur permettait d'utiliser leur temps à la pêche ou à la chasse de la tortue.

Un jour, les esclaves, épuisés par la chaleur tropicale, étaient descendus au bord de la mer pour rafraîchir leurs membres dans un bain salubre. C'était pour eux une véritable fête, et ils se livraient au plaisir de la natation avec un entrain sans pareil, quand soudain toute la bande poussa un cri d'effroi en regagnant le rivage en toute hâte.

« Un requin ! un requin ! » hurlait-on de tous côtés.

Gabriel compta ses hommes, il n'en manquait pas un à l'appel.

Au même instant un blanc et un nègre s'approchèrent du groupe, qui tremblait encore de frayeur. Le noir examina la surface de l'eau, enleva ses habits, prit un poignard à sa ceinture et sauta dans les flots en face du requin. Celui-ci s'élança sur une proie si facile, mais bientôt l'on ne vit plus ses mouvements, et la mer se teignit d'une couleur de sang. Le nègre reparut sur le rivage, le poignard à la main. Gabriel accourut à sa rencontre.

« Tu t'es conduit vaillamment, jeune homme, et je ne sais comment t'exprimer ma reconnaissance, car il ne se passe pas de semaine où ce monstre ne fasse une victime.

— Ce n'est pas la peine d'en parler, répondit Alexandre (car c'était lui) ; tous ces requins doivent disparaître de la côte, et quiconque sait plonger a le devoir de les exterminer. Maintenant, mon vieil ami, je te demande pour mon compagnon et pour moi une hospitalité de quelques jours. J'ai appris avec plaisir que ta position avait changé et te mettait à même de recevoir une ancienne connaissance. »

Gabriel se montra tout disposé à les accueillir. Il aurait agi de même vis-à-vis d'un étranger, à plus forte raison vis-à-vis d'un homme qui, en rachetant sa fille, avait réellement posé le fondement de son bonheur actuel. Aussi ne cessait-il de répéter à Alexandre, en toutes circonstances, qu'il pouvait compter sur lui. Mais celui-ci ne l'écoutait guère ; son compagnon, qui lui chuchotait de temps à autre quelque chose à l'oreille, absorbait toute son attention.

Miralda, averti par quelques esclaves, s'était empressée d'accourir au-devant des nouveaux venus. Elle ne cacha point à son ancien ami la joie

qu'elle éprouvait de le revoir, et le conduisit dans la plus belle chambre. Un coup d'œil rapide sur l'étranger lui apprit qu'elle l'avait déjà aperçu en compagnie d'Alexandre, mais elle y fit peu d'attention : il s'agissait pour elle de bien recevoir celui qui avait été son conseiller.

Le blanc était toujours silencieux ; il semblait craindre de paraître embarrassé au milieu d'inconnus, et ce ne fut qu'après le départ de Miralda et de Gabriel qu'il retrouva la parole et la vie.

« J'ai besoin de savoir exactement qui tu as enrôlé, dit-il, les noms de tes adeptes, où ils demeurent, où nous pourrions les rencontrer. »

Alexandre tira un papier de sa poche et le remit en souriant à son compagnon, qu'il appelait tantôt général, tantôt Lopez.

Celui-ci parcourut la liste en fronçant les sourcils, hocha parfois la tête en guise d'assentiment, et transcrivit les noms dans son portefeuille.

« Tu t'es assuré, je l'espère, que ces gens nous seront fidèles jusqu'au dernier soupir ? ajouta-t-il d'un air sérieux. S'il y a parmi eux des cœurs lâches ou hésitants, il vaut mieux les délier de leur serment, pour qu'ils n'entravent pas nos démarches au moment décisif.

— Je réponds de tous, dit Alexandre.

— Eh bien, je désire les voir. »

Tandis que les deux complices discutaient en toute liberté, Miralda, assise auprès de son père, sous les bosquets du jardin, se creusait vainement la tête pour deviner quels voyages mystérieux Alexandre entreprenait sur tous les points de l'île. Gabriel, de son côté, étudiait le même problème sans y trouver une solution. Au même instant on entendit grincer le sable de l'allée sous les roues d'une volante.

C'était un événement, car jamais une voiture ne se dirigeait de ce côté, et Cardénas arrivait toujours à cheval.

Les deux noirs se précipitaient vers la porte d'entrée où la volante venait de s'arrêter, déposant sur la pelouse un jeune homme et une jeune dame.

« José et moi, dit cette dernière à Miralda en lui tendant la main, nous arrivons à une heure si tardive parce que nous avons à parler avec M. Lopez et avec Alexandre. J'espère que tu ne vas pas nous renvoyer ?

— Certainement non, répondit la négresse ; je m'estime trop heureuse de vous voir ici. Prenez place pendant que je vais préparer des rafraîchissements.

— C'est inutile, reprit vivement Maurita ; ces deux messieurs nous attendent.

— Pourquoi partir si vite ? Il faut bien que vous acceptiez un ananas.

— Plus tard, plus tard, maintenant je n'ai pas le temps, dit la créole en disparaissant avec son frère dans la chambre où se trouvaient Lopez et Alexandre.

— C'est bien singulier, murmura Miralda. Quelle affaire importante peuvent-ils avoir à traiter, pour être si pressés ?

— En effet, reprit Gabriel, c'est assez bizarre. Ils ont sans doute un projet, et je soupçonne que ce n'est pas pour une bonne cause ; pourquoi le tiendraient-ils secret ?

— Ils ne peuvent pas avoir de mauvaises intentions, interrompit Miralda, qui voulait dissiper ce soupçon. Maurita et Alexandre ont le cœur trop noble pour prendre part à un complot.

— C'est possible, mais je n'y comprends rien. »

Les deux nègres n'étaient pas encore revenus de leur étonnement, que Cardénas se présenta à son tour, et, sans explication, se rendit à la chambre où les nouveaux venus étaient rassemblés. Miralda était plus intriguée que jamais ; mais son père, en voyant Cardénas dans le secret, y trouva une garantie pour l'honnêteté de la délibération et reprit son calme habituel.

Pendant ce temps les cinq personnes étaient réunies autour d'une grande table et se livraient à une vive conversation. Tout à coup le général Lopez se leva :

« Mes amis, dit-il, vous êtes tous convaincus que l'île de Cuba, notre belle patrie, doit se séparer de l'Espagne, si elle ne veut être entravée dans son développement. Le gouvernement de la métropole a tout fait jusqu'ici pour lui arracher la dernière goutte de son sang et tarir toutes les sources de sa richesse.

— C'est vrai, dit Cardénas. Dans la situation actuelle, Cuba ne pourrait jamais devenir florissant.

L'immixtion continuelle du gouvernement dans nos affaires, la tutelle incessante que l'on exerce sur nous, les impôts onéreux dont on nous accable, écrasent le commerce, l'agriculture, l'industrie et les usines. Il est facile de prévoir le jour où l'île tout entière sera livrée à l'indigence.

— Nous devons être libres, s'écria José ; notre pays doit se gouverner lui-même. La jeunesse de Cuba se flétrit dans une douce nonchalance, tandis qu'elle pourrait s'occuper utilement de l'administration et de la prospérité du pays.

— Mon frère, dans son désir d'activité, pense d'abord aux emplois et aux dignités, continua Maurita. Je n'ai pas cette prétention, car je sais bien que, dans le nouveau Cuba, les femmes n'auront pas plus d'influence que dans l'ancien. Néanmoins je fais les meilleurs vœux pour la

réussite de vos projets, parce que, je l'espère, le nouveau gouvernement comprendra que non seulement l'esclavage dégrade l'humanité, mais encore lui cause une grande perte d'argent, parce qu'un travail forcé n'est jamais fait qu'à moitié. »

Alexandre l'approuva d'un signe de tête, car lui non plus n'avait en vue que l'abolition de l'esclavage.

« Pour obtenir ces résultats, reprit Lopez, qui semblait contrarié de la tournure que prenait la conversation ; pour obtenir ces résultats, le peuple se constituera en assemblée dès qu'il aura reconquis sa liberté. Pour moi, je suis tout prêt à en prendre la direction, et j'ai dans un port d'Amérique un navire approvisionné de tout ce qu'exige une expédition glorieuse. Je ne douterais nullement du succès, s'il se trouvait à Cuba assez d'hommes pour nous fournir des munitions. J'amène une troupe belliqueuse, toute disposée à se battre vaillamment. »

Ce fut au tour d'Alexandre de prendre la parole. Il lut d'une voix solennelle, que l'orgueil rendait fière, la liste de tous ceux qui adhéraient au plan de campagne.

« Ce sont des patriotes de la plus belle eau, s'écria-t-il en terminant ; je suis sûr qu'ils tiendront parole et exposeront courageusement leur vie et leurs biens au jour du danger.

— Tu as bien travaillé, répondit le général Lopez, et j'espère que l'île ne sera pas ingrate à ton égard, quand elle aura brisé les chaînes de son esclavage. Cependant il te reste encore beaucoup à faire ; c'est sur ton activité et ton adresse que j'ai fondé la plus grande partie du succès.

— Vous savez, général, que vous pouvez compter sur moi. Disposez donc de ma personne comme vous l'entendrez. Nuit et jour, sur mer comme sur terre, je serai toujours prêt à vous servir et à vous seconder selon mes moyens.

— Je le sais, répondit Lopez, et j'ai pleine confiance aussi en ces messieurs, dont l'influence est assez considérable pour m'amener un corps de troupes quand j'aborderai ici avec mon équipage. Néanmoins je ne trouve pas que le moment actuel soit opportun ; nos plans ne sont pas encore assez mûris. En attendant, voici, messieurs José et Cardénas, la liste des canons, des fusils, des sabres, des munitions et des chevaux qu'il nous faut absolument pour atteindre notre but. Faites donc tous vos efforts pour que dans six mois tout soit réuni. Mais gardez le plus grand secret sur notre conspiration, et n'en confiez rien à personne ; le gouvernement soupçonne déjà qu'il y a dans l'air quelque chose contre lui. Une seule démarche faite imprudemment pourrait nous coûter la vie. »

On s'entretint encore longtemps sur ce sujet, et l'on se sépara à une heure très avancée.

Miralda, ne voulant pas se coucher sans avoir

revu Maurita, s'était assise sous un palmier et goûtait la fraîcheur du soir. Elle commençait déjà à sommeiller quand sa protectrice, au sortir de la réunion, s'approcha d'elle d'un pas léger, passa son bras sous le sien et l'attira dans un bosquet obscur du jardin, tandis qu'Alexandre et José attelaient les chevaux.

« Miralda, lui dit-elle à voix basse, tu mérites ma confiance et je veux te parler. Les habitants de Cuba, sous les ordres de Lopez, sont sur le point de se séparer de l'Espagne. Si l'entreprise réussit, ce dont je ne doute nullement, l'île sera libre ; et le sort des noirs, tes frères, en éprouvera une amélioration sensible. »

Tandis que Maurita lui dévoilait son secret, Miralda tremblait de tout son corps. Elle étreignit la créole avec violence, et lui dit d'une voix agitée :

« Ne participez pas à cette entreprise, mademoiselle. Restez étrangère à ce qui ne convient qu'à des hommes. J'ai entendu parler souvent de semblables conjurations, où le sang le plus noble a été versé sans que l'on ait vu paraître une main secourable. Oh ! si vous deviez un jour périr sur l'échafaud, je ne voudrais pas vivre un jour de plus !

— Calme-toi, Miralda, reprit la créole ; le danger n'est pas si grand que tu le penses. Tous nos plans ont été sérieusement mûris et ne peuvent échouer. Il faut du courage en toutes choses, et l'on ne doit pas hésiter quand le devoir s'impose. Je voudrais même t'assigner un rôle dans cette affaire, et si tu m'aimes, tu ne me refuseras pas. Alexandre aura beaucoup de voyages à entreprendre ; souvent il reviendra à la plantation par la nuit et le brouillard. Tu auras donc soin de ne jamais fermer le pavillon qui se trouve dans les bosquets épais du parc, afin qu'il puisse toujours rentrer sans être vu. Mais tu ne lui parleras jamais de ce qui nous intéresse, pas même quand tu le rencontreras par hasard ; car les membres de notre association ont juré de ne jamais révéler le secret, et de dénoncer immédiatement celui qui se mêlerait de nos affaires sans y être appelé. Dis, le veux-tu ?

— Demandez-moi ce que vous voudrez, Maurita, je l'exécuterai au péril de ma vie. Mais retirez-vous de votre société, je vous en conjure.

— Ne parle pas ainsi ; je ne m'en retirerai point, répondit la Havanaise avec animation. Et quand même je le voudrais, je ne le pourrais plus, car je serais suspecte, et tout le bonheur de ma famille serait détruit. Je te le demande donc encore une fois : veux-tu faire ce que j'ai dit ?

— Je le veux, dit Miralda d'une voix ferme.

— Merci. Voici maintenant une deuxième demande : la grande armoire qui est dans la salle où nous avons eu notre réunion, et où nous reviendrons encore, renferme dans le compartiment supérieur tous les papiers du complot. S'il arrivait

que la police fit une perquisition dans la plantation, il faudrait faire disparaître ce papier le plus vite possible. Prends donc cette seconde clef, et porte-la jour et nuit suspendue à ton cou, afin de pouvoir t'en servir au moment décisif. »



« Prends donc cette seconde clef, et porte-la jour et nuit suspendue à ton cou. »

Dès que Maurita lui eut remis la clef, elle s'éloigna précipitamment, et l'on entendit bientôt la volante rouler sous les palmiers.

## 7 Miralda au concert. – Gabriel est prisonnier.

Depuis ce jour, Alexandre revint souvent à la plantation sans que personne l'aperçût. La jeune négresse découvrit quelquefois des traces de sa présence ; mais elle évitait avec soin de le rencontrer, pour ne pas être impliquée davantage dans un secret qui, d'après sa conviction, devait être fatal à tous ceux qui le connaissaient. Les réunions nocturnes se multipliaient aussi dans le pavillon, et les adhérents devenaient chaque jour plus nombreux. Maurita, qui ne vivait maintenant que pour la conjuration, y manquait rarement, mais ne disait jamais à Miralda un seul mot des délibérations, tout en témoignant toujours à la jeune fille la même amabilité.

A l'époque de la récolte du tabac, la créole arriva un jour inopinément à la plantation pour engager la négresse à venir faire de la musique. Celle-ci y consentit d'autant plus volontiers, que depuis quelques mois elle n'avait pas eu cette jouissance.

Miralda, en entrant dans la maison Guani, se trouva en présence des amis et des parents de la famille, ce qui l'intimida tout d'abord ; mais dès qu'elle entendit les premiers accords, elle reprit son assurance et chanta avec tant d'expression et de mélodie, qu'on la supplia de prolonger la soirée.

Dès lors on se transmit partout la nouvelle que le Rossignol de la Havane était ressuscité et chantait mieux que jamais. On se disputait pour avoir une invitation chez les Guani, mais tous ne pouvaient y trouver place. C'est alors que Maurita eut l'idée d'organiser un concert au profit des pauvres. Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme ; Miralda seule résista. Depuis qu'elle était libre et habitait la plantation avec son père, elle n'avait plus qu'un désir : vivre tranquille dans la solitude. Mais Maurita la menaça de sa colère en lui rappelant qu'un jour elle avait juré de donner sa vie pour elle.

« C'est précisément maintenant que j'ai besoin de toi. Un motif important me fait désirer de voir réunies autour de toi, le jour du concert, toutes les autorités de la Havane, auxquelles il faut faire oublier les affaires sérieuses. »

Et comme Miralda persistait dans son refus, la créole lui révéla que le jour du concert avait été choisi par les conjurés pour faire leur révolution, et que tous étaient exposés à la mort si l'on ne détournait pas l'attention de la police.

Il n'en fallut pas davantage pour décider Miralda. Elle se plaignit bien que les choses en

fussent arrivées à cette extrémité, mais elle ne refusa plus de chanter.

A peine les journaux eurent-ils parlé du concert, que les demandes de places affluèrent de tous côtés, et l'on dut choisir le théâtre comme local pour la soirée. Les listes étaient couvertes des noms les plus distingués, car chacun voulait entendre le Rossignol noir, dont la renommée remplissait les palais et les chaumières.

La veille de la soirée musicale, la négresse, assise sur une colline au milieu des fleurs, aperçut dans le lointain un vaisseau qui cinglait directement vers l'île de Cuba. Au même instant parut sur le rivage une foule d'hommes armés qui semblaient vouloir se cacher dans la plantation.

Le navire arriva jusqu'à une certaine distance de la côte et jeta l'ancre. Immédiatement les chaloupes se détachèrent pour transporter à terre un grand nombre de guerriers, qui disparurent aussi dans les champs de tabac et de café. Après les hommes, les munitions. Comme par enchantement, l'on vit surgir soudain sur la plage de nombreux chariots attelés de bœufs et remplis de caisses, de tonneaux et de barriques de toutes les dimensions.

Miralda soupçonna que ces arrivages avaient une étroite liaison avec la conjuration, et prit ses mesures pour observer ce qui se passait. Effectivement, les nouveaux débarqués marchaient d'un pas cadencé vers la plantation ; mais, arrivés à une certaine distance, ils tournèrent à gauche pour camper dans une forêt de palmiers. A leur tête galopait le général Lopez, ayant Alexandre à ses côtés.

Gabriel, du milieu de ses noirs, avait aussi vu le débarquement, et tous deux savaient maintenant ce dont il s'agissait. La jeune fille, à cette pensée, se mit à répandre des larmes : hélas ! que pouvait-elle faire pour conjurer le danger qui menaçait ceux qui lui étaient si chers ? Peut-être aurait-elle pu empêcher la révolution en prévenant les autorités. Mais c'était livrer au cachot Alexandre et Maurita. Qui sait même si une pareille dénonciation n'aurait pas fait verser plus de sang que l'émeute ?

Cependant, malgré le mystère qui avait entouré le débarquement de Lopez, il semblait que son arrivée était bien connue sur cette partie de la côte, car la population des campagnes en parlait sans avoir égard à ceux qui pouvaient l'entendre. Dans la ville, personne ne soupçonnait rien ; du moins telles étaient les apparences. Rien n'était

changé dans les allures ordinaires, et, pour que l'attention ne fût pas éveillée au dernier instant, le concert avait publié un programme des plus attrayants.

Une heure avant l'ouverture, on ne pouvait plus avoir une seule place au théâtre. Du parterre aux dernières loges, tout était bondé de spectateurs. Le gouverneur de la ville s'était installé dans la loge royale avec toute sa famille ; à sa droite et à sa gauche on apercevait tous les officiers supérieurs qui étaient alors à la Havane.

Le public attendait déjà depuis quelque temps et donnait des signes d'impatience, lorsque le rideau se leva. Miralda parut. Le nuage de mousseline blanche qui l'entourait faisait ressortir la beauté de son teint noir, et un tonnerre d'applaudissements salua son apparition.

Maurita s'était placée en face de la scène, pour encourager du regard la négresse, qui venait de commencer une romance d'une simplicité touchante. La mélodie, qui se jouait dans les tons les plus harmonieux, captivait toutes les puissances de l'âme, et la voix de Miralda savait faire vibrer dans les cœurs l'émotion qu'elle ressentait elle-même. Vraiment elle aurait pu devenir une célébrité pour le théâtre le plus exigeant, si, d'après le conseil de Maurita, elle eût voulu se consacrer à la carrière artistique.

L'enthousiasme avait atteint son plus haut degré, et le public profitait d'un entr'acte pour se communiquer ses impressions, quand un officier d'ordonnance vint apporter une lettre au gouverneur général. Cet incident n'échappa point à Maurita, qui avait choisi sa place pour observer plus facilement le groupe où se trouvaient les autorités. Elle, qui n'avait pas eu peur jusque-là, commença à trembler, soupçonnant que ce message devait se rapporter à la conjuration.

Le gouverneur, après avoir lu la lettre, se pencha vers son aide de camp et lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci sortit immédiatement. Les autres officiers voulurent en faire autant ; mais un signe imperceptible de leur supérieur les fit rester à leur place, et tous les yeux se reportèrent vers la scène, où Miralda s'appêtait à chanter une nouvelle romance dont la musique jouait l'introduction.

La perspicacité de Maurita fut mise en défaut par le visage impassible du gouverneur et de son entourage, et cependant elle pressentait que le complot était découvert. Elle voulait se lever, quitter la salle, avertir ses amis ; mais elle craignait d'attirer l'attention. Du reste, le général Lopez lui avait fait jurer de ne pas prendre part à l'exécution du plan.

« Votre patriotisme est bon, lui avait-il dit ; mais vous n'avez pas assez de sang-froid ni de constance pour combattre avec nous. »

La voix puissante de Miralda vibrait mainte-

nant avec toute sa sonorité, et les auditeurs attentifs retenaient leur haleine pour ne perdre aucune nuance de cette mélodie si suave. Maurita fixait aussi la scène, mais sans écouter l'air, tant son âme était préoccupée de ce qui pouvait se passer dans la rue. Tout à coup le concert fut interrompu ; un coup de canon formidable résonna dans la salle et en ébranla les murailles. La chanteuse trembla de tous ses membres, incapable de continuer sa romance à la pensée du péril où se trouvaient ses amis.

Maurita se retourna vivement du côté du gouverneur ; il n'était plus là, et ses officiers avaient disparu, pour riposter sans doute à l'attaque qui leur avait été signalée.

Il ne fallait plus songer au concert. Le rideau tomba, et tous les spectateurs se précipitèrent vers la sortie. La créole vit bientôt que tout était perdu. On était convenu que toutes les portes seraient occupées, et que ni le gouverneur ni les officiers ne pourraient sortir. L'exécution de cette mesure avait rencontré des obstacles, et quand les conjurés s'étaient trouvés à leur poste, les émissaires de la police les avaient surpris, désarmés, garrottés et conduits dans un cachot au-dessous du théâtre. Ainsi, tandis que les conjurés croyaient que toutes les personnes suspectes allaient être prises comme dans une souricière, c'était le gouverneur, au contraire, qui tenait dans ses mains le public tout entier.

On ne pouvait sortir que par la porte principale, et ceux qui se présentaient, hommes, femmes, enfants, jeunes filles, étaient interrogés le pistolet sur la gorge. Celui que l'on soupçonnait était immédiatement dirigé vers la prison.

Beaucoup d'entre eux étaient pris d'une vague inquiétude, car la plupart ne connaissaient que par la rumeur ce qui se passait au dehors. Les véritables chefs de la conspiration, ayant à leur tête José et Alexandre, prenaient part au combat de la rue.

Maurita, qui, pressée d'avoir des nouvelles, avait voulu traverser la foule pour être une des premières à sortir, commença à craindre de se voir arrêtée. Elle reprit courage cependant en s'approchant des soldats. Si elle était trahie, elle ne voulait pas demander grâce, mais aller le front levé au-devant du sort qui l'attendait. Quelle fermeté cependant pouvaient avoir les résolutions d'une femme de sa condition ? Si au premier moment l'audace avait pu prendre le dessus et lui faire relever la tête, la peur la lui fit bientôt baisser.

De son côté, Miralda avait vainement tenté de gagner la porte de sortie des acteurs : celle-ci était défendue par des soldats. La pauvre négresse avait du courage quand il fallait souffrir pour d'autres, mais elle n'avait aucune disposition à être une héroïne du poignard ou de l'épée. S'il avait fallu rendre service à Maurita ou à Alexandre, elle au-

rait bravé les baïonnettes ; mais pour elle-même elle ne pouvait que pleurer, sans savoir quel parti prendre. Elle revint donc sur la scène et se dirigea vers la grande porte de sortie, où Maurita était retenue. Un officier examina attentivement la créole, indécis s'il devait la laisser passer ou l'emprisonner. Après avoir hésité un instant et consulté du regard ses camarades, il prit le dernier parti et fit emmener Maurita.

Miralda se sentit défaillir, et dans son âme s'élevait déjà le désir de partager le cachot de son amie, quand l'officier dit à haute voix :

« Le Rossignol noir de la Havane peut passer. »

Le canon grondait toujours, et les détonations des fusils se succédaient avec une effrayante rapidité. La négresse pressait les mains sur son cœur sans oser avancer. En cet instant un petit garçon lui glissa un papier en ajoutant mystérieusement :

« Ne lis pas à présent, mais à la maison ; celui qui me l'a remis m'a dit que la vie de Maurita était entre tes mains. »

Tout en serrant convulsivement le billet Miralda courut d'un seul trait à la plantation. Gabriel n'y était pas. Peut-être le bruit du canon l'avait-il attiré en ville pour rechercher sa fille.

Dès qu'elle fut entrée dans sa chambre, elle décacheta le message.

« Rossignol noir, écrivait-on, on a pris les mesures nécessaires pour délivrer Maurita ; mais votre concours est indispensable. Trouvez-vous à minuit derrière la prison, pour la recevoir dans une barque. Cachez-la en lieu sûr, jusqu'à ce que le danger soit passé. »

A cette lecture, son premier mouvement fut un acte de remerciement. Il s'agissait de sauver sa protectrice. Dès lors elle réfléchit aux moyens d'atteindre ce but. Mais pendant qu'elle songeait aux précautions à prendre, elle aperçut une troupe de soldats qui amenaient à la plantation son père chargé de chaînes. Effrayée jusqu'à la mort, elle allait se précipiter à sa rencontre, quand elle se souvint des papiers qu'on avait remis à sa garde. Elle ouvrit rapidement le secrétaire, en arracha le paquet et courut à la cuisine pour le jeter dans les flammes.

Elle n'eut que le temps de couvrir les cendres de quelques morceaux de bois : les soldats étaient à la porte et lui faisaient signe de ne pas s'éloigner.

« J'ai l'ordre de faire une perquisition dans la maison, lui dit le commandant ; je vous prie d'ouvrir toutes les chambres et tous les meubles. »

On comprend que cette perquisition n'amena aucun résultat, bien que l'officier prît la peine de tout visiter, de la cave au grenier.

Il se retira donc avec sa compagnie en rendant la liberté aux deux prisonniers.

Aussitôt qu'il eut disparu, Miralda apprit à son père l'arrestation de Maurita.

« Je conduirai moi-même la barque, ajouta-t-elle. Tu resteras ici, et si nous pouvons revenir sans danger, tu attacheras un flambeau à la souche d'un palmier. Dans le cas où nous n'apercevrons pas de lumière, nous supposerions que les soldats sont ici. Tu préparerais aussi une autre barque avec des provisions. Si je parviens à sauver Maurita, je la transporterai aux Jardins du roi ; elle ne serait pas en sûreté chez nous.

— C'est une heureuse idée, répondit Gabriel ; on y conduira aussi Cardénas, qui a été blessé dans le combat et s'est réfugié dans les champs de tabac. Quand la nuit sera plus sombre, j'irai panser ses blessures.

— Comment s'est terminée la bataille ? demanda Miralda.

— Très malheureusement. Plusieurs ont été tués, les autres dispersés ou faits prisonniers ; mais Lopez et Alexandre se sont retirés dans les montagnes avec une poignée d'hommes décidés à tout, et là ils trouveront l'appui du peuple. »

Vers minuit, Miralda quitta la plantation revêtue d'un habit de matelot européen ; elle en emportait un second pour Maurita, et marchait avec précipitation dans la crainte d'arriver trop tard. Dans un coin retiré du port se balançait une nacelle. Elle détacha la chaîne qui la retenait et vola sur les vagues avec la rapidité d'une flèche. Personne n'y fit attention, tant on était occupé à discuter les événements qui venaient d'avoir lieu.

Bientôt elle aperçut le noir bâtiment de la prison. Par prudence elle retira les rames et attacha son canot. Au même moment une fenêtre s'ouvrait au troisième étage, donnant passage à une échelle de corde, et une femme se laissait glisser jusque dans la nacelle. C'était Maurita. La négresse lui fit changer de costume, tandis que l'échelle de corde remontait vers la fenêtre, qui se referma sans bruit. On jeta dans la mer les habits que la créole venait de quitter, et l'on reprit la route du port. Tout était encore plongé dans le plus profond silence.

Maurita serra la main de sa libératrice, et toutes deux sortirent de la ville par de petites ruelles. On eût dit que le gouverneur avait placé ses espions partout, et souvent un soldat s'approchait des fugitifs pour les examiner ; mais le costume de matelot les mettait à l'abri de tout soupçon, et elles atteignirent sans difficulté la plantation, au milieu de laquelle brillait un flambeau fixé à un palmier.

« Nous sommes en sûreté, dit Miralda, nous pouvons entrer sans crainte, mon père a fait le signal convenu. »

A ces mots Maurita se jeta au cou de la négresse et la remercia en versant un torrent de larmes.

« C'est encore trop tôt pour me remercier, reprit celle-ci, vous ne pouvez rester ici ; on va sans doute revenir pour tout visiter de fond en comble.

Et puis les esclaves pourraient découvrir votre refuge et se laisser tenter par l'appât de l'or.

— Où veux-tu donc me conduire ? demanda la créole.

— Je ne connais pas de retraite plus sûre que les Jardins du roi. Cardéna, qui a reçu des blessures dans la bataille, sera aussi du voyage.

— Que sont devenus mon frère et Alexandre ?

— Ils continuent le combat, répondit Miralda, mais je crains qu'ils ne succombent. Nous ferons bien de prier pour eux. »

Elles arrivèrent près du flambeau.

« Nous n'en avons plus besoin, dit-elle, et pour qu'il ne serve pas de phare à l'ennemi, je vais l'éteindre. »

Gabriel les attendait devant la maison.

« Tout est prêt, murmura-t-il ; je vais vous conduire à la barque où se trouve déjà Cardéna. »

Ils sortirent de la plantation en faisant le moins de bruit possible pour ne pas réveiller les nègres et entrèrent dans une baie cachée au milieu des champs de tabac. Cardéna les accueillit avec un sourire.

« Il faut nous soustraire pendant quelque temps à la colère des autorités ; quand tout sera terminé, on ne sera plus si sévère pour les conjurés. On a trop besoin de nous, et l'on fermera l'œil sur nos méfaits. Si nous tombions aujourd'hui entre leurs mains, je ne répondrais de rien ; mais dans quelques mois tout sera oublié, et nous pourrions revenir à la plantation. »

## 8 Les Jardins du roi.

Gabriel et Miralda avaient accompagné pendant quelque temps les fugitifs sur la mer ; mais comme ils ne pouvaient s'éloigner de la plantation sans se faire soupçonner de complicité, et que d'ailleurs il était nécessaire de se tenir au courant des événements de la Havane, ils retournèrent au rivage, après avoir confié à un pêcheur la direction du canot.

Sous le nom de Jardins du roi, l'on désigne tout un archipel d'îles et d'îlots qui forment au milieu de la mer comme un jardin enchanté et dont les cavernes peuvent servir de retraite à ceux qui sont poursuivis.

Le pêcheur s'engagea à travers tous ces récifs pour découvrir un refuge convenable. Cardénas et Maurita étaient maintenant hors de danger et pouvaient admirer tout à leur aise l'exubérance de la végétation et les beaux paysages de cette contrée. L'air était saturé de parfums ; chaque souffle de la brise en apportait d'autres plus délicieux.

« C'est ici que nous aborderons, » dit Cardénas en apercevant un îlot couvert d'arbres élevés, sous l'ombrage desquels murmurait un ruisseau qui se jetait dans la mer.

Maurita se déclara satisfaite. Du reste elle acceptait facilement chaque décision de Cardénas, depuis que l'expérience lui avait appris que son patriotisme surpassait son courage et ses propres forces. Combien de fois n'avait-elle pas regretté de s'être engagée dans une entreprise si contraire à la nature d'une femme ! Sa sûreté personnelle lui donnait, il est vrai, la sensation du calme ; mais le manque du confortable qui l'entourait les jours précédents lui était très pénible. Jusque-là elle n'avait jamais éprouvé de privations, et la situation présente lui semblait doublement cruelle. Ce qui la faisait souffrir encore davantage, c'était l'incertitude du sort de son frère, et cette anxiété lui arrachait des larmes.

Le canot venait d'entrer dans une baie entourée de rhizophores si épais, que l'œil le plus vigilant n'aurait pu le découvrir. C'est là que le pêcheur fixa sa barque au tronc d'un palmier, et les trois voyageurs descendirent à terre. On porta les provisions au sommet d'une colline d'où l'on apercevait la mer et les îles ; il était donc facile de se mettre à l'abri si l'on voyait un ennemi.

Il fallait maintenant songer à s'organiser pour un séjour qui pouvait être long. Le premier soin fut de bâtir une cabane pour se défendre contre le vent, la pluie et le soleil. Heureusement Gabriel, prévoyant cette nécessité, avait mis des scies et

des haches dans le bateau. Les deux hommes ne perdirent pas leur temps ; ils choisirent un beau palmier qu'ils scièrent et dont le tronc leur fournit les quatre piliers de la cabane. Ils entrelacèrent ceux-ci de branches flexibles ; mais ce travail fut très lent et ne put être achevé le jour même, ils durent camper à la belle étoile. Le lendemain on réussit à ouvrir le toit, on fit même une chambre particulière pour Maurita, et l'on commença à emmagasiner les vivres. Hélas ! on découvrit alors qu'ils avaient beaucoup diminué. Comment allait-on se nourrir ? Il n'y avait pas là de champ cultivé, et ils étaient seuls sur une île déserte !

Le pêcheur fut d'avis qu'il fallait s'en remettre à la Providence et se contenter de poissons et de coquillages ; on ne manquerait dès lors jamais de provisions.

C'était le meilleur parti à prendre, et ils n'hésitèrent pas à jeter les filets. Leur pêche fut abondante, mais il fallait faire rôtir les poissons, et l'on avait oublié d'emporter de quoi faire du feu. Cardénas était fort embarrassé. Le pêcheur, se souvenant des moyens qu'emploient les Indiens, frotta vivement deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et la flamme pétilla dans les branches sèches. Pour éviter tout danger d'incendie, on construisit en dehors de la hutte un foyer avec de grosses pierres. L'eau de la mer fournit le sel, et nos fugitifs purent enfin composer leur premier repas.

Cette vie de privations durait déjà depuis quelques semaines, lorsqu'un jour Cardénas monta sur un palmier pour interroger l'horizon. Tout à coup, au milieu des vaisseaux qui se croisaient sur l'Océan, il aperçut une nacelle qui semblait se diriger vers les Jardins du roi. C'était comme un point noir dans cette grande immensité. Le planteur appela son compagnon, dont le regard perçant découvrit deux hommes faisant force de rames du côté des îles.

« Nous ignorons, dit-il, si ce sont des ennemis ; il est donc prudent de nous mettre sur nos gardes en nous préparant à la fuite. Embarquons tout ce qui nous est nécessaire et tenons-nous prêts à tout événement.

— Il n'y a pas d'endroit plus sûr que ces îles, répondit le pêcheur ; si l'on nous poursuit réellement, nous pouvons pendant des semaines échapper à nos adversaires, il suffit de bien manœuvrer. Prenez courage ; je connais les Jardins mieux que personne, il ne me sera pas difficile de tromper nos persécuteurs. Au pis aller, je vous conduirai sur un récif qu'une caverne met en com-



« Nous ignorons, dit-il, si ce sont des ennemis. »

munication avec Cuba, et, une fois sur la terre ferme, nous pourrions nous soustraire longtemps à la poursuite. »

Maurita tremblait de peur. La barque venait de toucher le premier îlot. Il fallait savoir si elle apportait la paix ou la guerre.

« Si mon œil ne me trompe point, dit Cardénas, ce sont mes deux esclaves Pedro et Séros. »

Et descendant précipitamment du palmier, il voulut s'élançer à leur rencontre ; mais le matelot l'en empêcha, « parce que, dit-il, dans les circonstances où nous nous trouvons, nos meilleurs amis peuvent devenir des traîtres.

— Je ne le crains pas, reprit Cardénas. Du reste, nous sommes deux contre deux, et chacun de nous peut tuer son homme. »

Pendant ce temps, les deux esclaves s'arrêtaient près de chaque îlot, et, dès qu'ils approchèrent, on les entendit crier :

« Cardénas ! Cardénas !

— Eh ! dit celui-ci, à bas la méfiance ! »

Il fit de ses deux mains un porte-voix et cria de toutes ses forces :

« Par ici, Pedro ! par ici, Séros ! »

En même temps Maurita attachait son mouchoir à une perche qu'elle plantait au point le plus élevé de l'île pour attirer l'attention des deux nègres.

Quelques instants plus tard, la nacelle entra dans la baie. Les noirs sautèrent sur le rivage et coururent vers Cardénas en lui témoignant leur joie et leur respect.

« C'est Gabriel et Miralda qui nous envoient, dirent-ils. Nous vous apportons des provisions que vous apprécierez sans doute. Mettons-les d'abord en sûreté, et nous ferons ensuite notre rapport. »

Toutes les mains s'employèrent immédiatement à porter les vivres dans la cabane, puis on fit un repas de réjouissance, pendant que Pedro racontait les événements.

« Où en est la guerre ? » demanda Cardénas.

« — Que fait mon frère ? » interrompit Maurita.

« — La guerre s'est promptement terminée, » reprit le nègre. « Lopez a essuyé une défaite si éclatante, qu'il a renoncé à l'attaque et s'est réfugié dans les montagnes. »

« Deux jours après votre disparition, une escorte bien armée amena cinquante prisonniers à la Havane. La plupart étaient des Irlandais, des Écossais, des Italiens et des Américains ; il y avait aussi quelques Cubains parmi eux. Pour épouvanter les habitants, on avait répandu le bruit que les insurgés seraient fusillés. A cette nouvelle, la ville se remplit en quelques heures d'une foule de curieux. »

« Hélas ! ce n'était que trop vrai. Les malheureux prisonniers, chargés de chaînes pesantes, attendaient sur la place du marché le sort qui leur était réservé. Je me trouvais aussi parmi les curieux. »

« — Mon frère était-il au nombre des révoltés ? » demanda Maurita avec une vive inquiétude.

« — Non, mais j'ai reconnu Alexandre. La foule grossissait à vue d'œil, et l'on eût dit que toute la Havane était rassemblée sur la place. Soudain l'on entendit le roulement du tambour, et une compagnie de soldats fendit les rangs pressés pour venir se placer devant les condamnés. L'officier donna un signal, et ceux-ci tombèrent sans pousser un cri. Aussitôt l'on chargea les cadavres sur un chariot, et on les jeta à la mer. »

« Il est probable, continua Pedro, que Lopez tombera bientôt entre les mains des autorités avec le peu de partisans qui lui restent. Alors c'en sera fait de cette révolution, dont les esclaves et les hommes libres espéraient tant d'avantages. »

Cardénas et Maurita ne purent retenir leurs larmes en apprenant la triste destinée de Lopez. Eux-mêmes n'étaient pas rassurés sur leur propre sort ; néanmoins ils avaient l'espoir que la paix reviendrait et qu'ils pourraient alors rentrer à la Havane.

Les deux nègres reprirent la route de Cuba en promettant de prévenir les fugitifs dès qu'il y aurait un changement dans l'horizon politique.

## 9 Miralda en prison. – Capture et mort de Lopez.

Pendant les quelques jours que les esclaves avaient passés dans l'île, la plantation avait été témoin d'événements d'une grande importance et que nos exilés étaient loin de soupçonner.

A peine Pedro et Séros étaient-ils partis à la recherche de Maurita et de Cardénas, qu'un agent de police se présentait à l'habitation de Gabriel pour faire subir un interrogatoire à Miralda. Comme on l'avait vue souvent avec la créole et qu'on savait que les réunions des conjurés avaient eu lieu à la plantation, on supposait que la négresse faisait partie du complot, qu'elle en connaissait les membres, et qu'elle pouvait donner des renseignements sur le séjour de José, de Maurita et de Cardénas. Nous savons pourquoi l'on n'avait pas pu se procurer la liste des conspirateurs, et l'on voulait s'efforcer de découvrir par les paroles de Miralda ce que les registres n'avaient pas trahi.

Celle-ci, du reste, s'en doutait. Aussi s'était-elle préparée à la visite de l'agent, et elle répondit avec fermeté et décision à toutes ses demandes, tout en affirmant que ni elle ni son père n'avaient pris part à la conspiration.

« Quant à votre père, dit le policier, je n'ai reçu aucun mandat, l'autorité ne le soupçonnant pas coupable. Il en est autrement de vous. Vous n'êtes pas sans connaître des détails de la plus haute valeur, puisque, d'après l'enquête, vous étiez l'amie intime de Maurita. J'ai donc l'ordre de vous conduire immédiatement chez le gouverneur, si vous ne faites pas des aveux complets.

— Je vous ai déjà dit, répliqua Miralda, que je n'ai point participé au complot, et si vous m'éloignez de la plantation, c'est sous votre responsabilité; car je ne suis point esclave, mais négresse libre.

— Oui, j'ai entendu dire qu'Alexandre avait racheté votre liberté; mais comme il a été pris dans la bataille les armes à la main, on peut admettre que l'argent de votre rançon a été donné par les membres du complot à fin de faire de vous une insurgée. Quand la conspiration a éclaté, vous jouiez le rôle principal dans le concert, qui n'a eu lieu évidemment que pour cacher la révolte et détourner l'attention de l'autorité. Je vous conseille donc, dans votre intérêt, d'être franche et sincère; c'est le seul moyen de mériter la bienveillance royale. »

Miralda resta muette, et l'officier l'emmena

comme prisonnière à la Havane.

Tous les esclaves de la plantation accoururent pour lui dire adieu et lui baiser la main. Ils ne voulaient d'abord pas croire qu'on la traînait au tribunal; mais quand ils en eurent la conviction, ils poussèrent les hauts cris, s'imaginant déjà qu'il y allait de la vie de Miralda. C'est alors que celle-ci sut trouver pour eux des paroles de consolation :

« On verra bientôt, dit-elle, que je suis innocente, et l'on me laissera revenir parmi vous. Séchez vos larmes et prenez courage. »

L'agent, trouvant les adieux un peu trop longs, ordonna à la négresse de le suivre, de sorte que Gabriel, occupé dans une autre partie du domaine, ne put prendre congé de son enfant.

L'arrestation du Rossignol noir causa une grande agitation à la Havane. La foule se pressait sur son passage, les uns la plaignant sincèrement, les autres lui souhaitant son malheureux sort et trouvant qu'elle l'avait bien mérité, vu son existence bizarre et ses rapports avec les conjurés.

Les portes de la prison se fermèrent sur elle, et on la conduisit au directeur. Celui-ci avait assisté au concert; il avait salué de ses applaudissements les chants de Miralda, sans soupçonner qu'un jour elle serait sous les verroux. Il jeta sur elle un regard sympathique, mais son impression personnelle allait disparaître devant la gravité de ses fonctions. Le directeur écouta le rapport de l'agent de police et agita une sonnette. Aussitôt parut une guichetière à qui il remit une clef avec un numéro, et la négresse partit avec elle. On traversa de longs corridors noirs pour aboutir à une cellule dont la petite fenêtre donnait sur la mer. La guichetière rompit alors le silence et raconta que dans cette même cellule il y avait eu, quelque temps auparavant, une jeune créole de haute famille qui avait disparu d'une façon inexplicable, sans qu'on eût pu savoir ce qu'elle était devenue.

« Depuis lors, continua-t-elle, on a mis de fortes grilles à la fenêtre, et il ne sera plus facile de s'évader. »

Miralda examina la cellule, dont tout l'ameublement se composait d'une table, d'une chaise et d'un matelas étendu par terre; c'était d'une simplicité primitive, néanmoins elle était heureuse de penser qu'elle habitait la même chambre que Maurita.

Quand elle fut seule, elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre et aperçut une troupe de jeunes

négresses qui baignaient leurs pieds dans les flots de la plage. Combien de fois elle avait assisté à ce spectacle sans y trouver un plaisir particulier ! Mais aujourd'hui, qu'elle était privée de la liberté, ce tableau lui offrait un charme indicible. Elle tendit involontairement les bras vers les esclaves, puis les laissa retomber avec désespoir en murmurant :

« Je suis prisonnière, impossible de quitter ce cachot ! »

Le soir arriva sans que le juge d'instruction lui eût envoyé l'ordre de paraître devant lui. Quand la nuit survint, la guichetière seule apporta le souper et une cruche d'eau. Miralda revint se placer à la fenêtre, interrogeant l'Océan. Quelquefois elle voyait briller une lumière, c'était un navire qui regagnait le port. Ses pensées s'envolaient vers les Jardins du roi ; elle se représentait Maurita et Cardénas vivant dans leur île au milieu des privations ; mais elle les estimait heureux, puisqu'ils étaient hors de danger. Pour elle-même, elle ne craignait rien, elle n'avait eu aucune part à la conspiration.

Enfin, à la nuit tombante, elle se dirigea en tâtonnant vers son pauvre grabat, réfléchissant aux réponses qu'elle ferait au juge. Si on l'interrogeait sur ce qui la concernait personnellement, elle était bien décidée à dire la vérité sans détours ; mais pour ses amis, elle refuserait de les compromettre. Après cette résolution, elle se recommanda à Dieu et s'endormit tranquillement.

Le lendemain on la conduisit auprès du gouverneur, qui, désireux de connaître tous les fils de la conjuration, s'était rendu à la prison pour diriger lui-même l'enquête.

Cet homme au front sévère, à la voix rude, lui demanda son nom et son origine et passa de suite à l'objet de sa visite.

« Vous étiez autrefois esclave chez Cardénas : comment avez-vous recouvré la liberté ? »

— Alexandre a payé ma rançon.

— Quel motif pouvait-il avoir à donner une somme aussi considérable pour racheter un enfant ?

— Aucun que l'amour de l'humanité.

— Depuis votre affranchissement, êtes-vous restée en relation avec lui ?

— Je l'avais en telle estime, que j'aimais à le voir souvent, et je lui ai même confié mon argent.

— Plus tard vous avez racheté votre père ; je ne comprends pas comment vous avez pu amasser une somme suffisante pour cela.

— Demandez aux Havanais, monsieur le gouverneur, ils pourront vous donner les explications nécessaires, car j'ai gagné chaque piastre sous leurs yeux.

— Comment avez-vous gagné cet argent ? Le commerce des ananas ne pouvait pas vous rapporter autant.

— Certainement non ; mais je vendais aussi des fleurs et des bouquets.

— La famille Guani ne vous a-t-elle pas fait aussi quelques cadeaux ?

— Elle ne m'a pas donné une piastre ; mais j'ai mis mon argent dans sa banque, ce qui l'a bientôt augmenté. Au reste, je gagnais aussi beaucoup en chantant.

— Ah ! oui, je me souviens ; on vous nomme le Rossignol noir de la Havane. Je vais donc résumer ce que vous venez de dire : Alexandre a racheté votre liberté, et la famille Guani a pris soin d'augmenter vos économies. Or vous savez que vos amis ont été les agents les plus actifs de l'insurrection. Il est donc facile de penser que si l'on s'est occupé de vos intérêts d'une manière si extraordinaire, c'est qu'on voulait vous attirer dans le complot. En se rappelant vos relations avec Maurita, qui est en fuite, et avec Alexandre, que l'on a fusillé, on vous soupçonne de n'avoir pu résister à leurs conseils et d'être un membre de la conjuration. Répondez sincèrement à mes questions : connaissiez-vous le projet de révolte ?

— J'en avais un vague pressentiment, sans rien savoir de certain.

— Qui vous en avait parlé ?

— Alexandre.

— Que vous disait-il ?

— Je ne m'en souviens plus bien exactement, et je comprenais à peine ce qu'il voulait dire.

— Que vous disait Maurita ?

— Elle s'efforçait de me tenir éloignée de la conjuration, en me défendant de voir Alexandre ou de l'interroger.

— Votre père était-il du complot ?

— Non, jamais.

— Les réunions des conjurés n'avaient-elles pas lieu à la plantation ?

— Oui.

— Dans quelle chambre ?

— Dans la grande salle.

— Y avez-vous assisté ?

— Non.

— Avez-vous cherché à savoir ce qui s'y passait ?

— Jamais.

— N'avez-vous pas eu connaissance d'une liste qui comprenait les membres du complot ?

— Oui.

— Où est cette liste ? On n'a pu la découvrir.

— Je l'ai brûlée, monsieur le gouverneur.

— Vous ? vous-même ? Pourquoi ?

— Parce que je l'avais promis à l'un des conjurés.

— Vous l'aviez promis ? à qui ?

— Je ne le trahirai pas.

— Vous y êtes obligée de par la loi.

— Je ne le ferai cependant pas.

— Alors c'est vous que l'on punira.

— Je souffrirai avec patience. »

Bien que le gouverneur s'étonnât de ces réponses si franches, elles ne le portèrent pas à l'indulgence ; il voulait absolument connaître la vérité, pour sévir contre les coupables. Après un silence il reprit :

« Savez-vous où se trouve José Guani ? »

— Non ; si je le savais, je ne le dirais pas.

— On a des moyens pour faire parler les récalcitrants. Faites attention, et répondez sans détours. Maurita Guani et Cardénas sont également en fuite : connaissez-vous le lieu de leur séjour ?

— Oui.

— Où sont-ils ?

— C'est mon secret, monsieur le gouverneur, et vous ne le saurez jamais.

— Par la Madone ! tu es une jeune fille bien hardie ; mais il ne me sera pas difficile de te faire parler, s'écria le gouverneur hors de lui. Qui t'a fait connaître le refuge des fuyitifs ?

— Personne ; je les ai conduits moi-même où ils se trouvent.

— Tu es donc leur complice ?

— C'est possible ; mais j'ai cru agir en chrétienne en facilitant leur fuite.

— C'est bon ; nous reviendrons là-dessus. Maintenant je voudrais connaître les Cubains qui faisaient partie de la conjuration. Les connais-tu ?

— Pas tous, mais beaucoup ; cependant je ne les nommerai pas. »

Le gouverneur se mordit les lèvres ; il voyait que sa tâche serait difficile.

« J'ai le droit de vous remettre à tous toutes les punitions, si tu es raisonnable et si tu m'indiques les membres du complot, dit-il en essayant la douceur.

— Je ne dénoncerai personne. S'il le faut, je mourrai, mais je mourrai innocente. Le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est de mourir. Eh bien ! je mourrai dix fois plutôt que de trahir. »

Le gouverneur, malgré sa diplomatie, échoua auprès de l'énergique volonté de la négresse. Les jours suivants il fit même employer la torture. Mais Miralda fut inébranlable ; elle poussa des cris plaintifs, arrachés par la douleur ; jamais un aveu ne sortit de ses lèvres.

---

Vers ce temps Lopez, suivi des débris de son armée, s'était réfugié dans les montagnes, où il campait sur les plus hauts sommets. Néanmoins il ne pouvait tenir dans cette retraite, qui était devenue un objet de terreur. Non seulement ils manquaient de nourriture, de vêtements et d'abri, mais les éléments semblaient déchaînés contre eux. Tandis qu'une tempête épouvantable brisait les arbres les plus vigoureux, une pluie glacée transperçait leurs membres blessés. Harcelés par la douleur et la faim, ils attendaient le matin



Les jours suivants il fit même employer la torture.

dans une cruelle inquiétude. Toutes leurs provisions pour l'armée entière se réduisaient à un seul cheval. On le partagea entre tous, et dès que le courage fut un peu revenu, on descendit dans la plaine pour recommencer le combat.

L'occasion ne se fit pas attendre ; les révoltés rencontrèrent bientôt l'ennemi ; mais, accablés par des forces supérieures, ils furent obligés de se disperser au milieu des montagnes, dans toutes les directions.

Les Espagnols les traquèrent pendant plusieurs semaines, en se servant de chiens dressés à la chasse aux esclaves. Lopez, qui jusque-là avait échappé à toutes les embûches, fut enfin découvert par ces animaux, comme si ceux-ci eussent compris qu'il était le véritable instigateur de la révolte qui avait attiré sur l'île de Cuba de si grandes calamités. Aussitôt qu'ils l'eurent aperçu, ils se jetèrent sur lui, en lui déchirant les membres, et le maintinrent terrassé jusqu'à l'arrivée des soldats, qui le chargèrent de chaînes.

Il faut cependant lui rendre justice : après sa folle équipée, qui avait coûté tant de sang, Lopez n'épargna pas sa vie, comme le font la plupart des aventuriers ; mais, sans faiblir un seul instant, sans faire entendre un soupir, il monta sur le navire qui le ramenait à la Havane, et entra la tête haute dans la même prison qu'habitait Miralda.

Son procès ne fut pas long ; il ne nia rien, et ne trahit non plus aucun des affidés. Cependant le gouverneur mit tout en œuvre pour l'engager à nommer ses complices, et lui fit même espérer plus tard la liberté, s'il voulait dire quelle participation la négresse avait eue dans le complot. Tout en refusant de répondre à la première demande, il assura par serment que Miralda n'avait pas été mêlée à toute cette affaire.

L'autorité néanmoins n'attachait pas grande importance à cette déclaration ; elle continua à regarder la jeune fille comme complice, espérant que la mort de Lopez la rendrait plus docile.

Au matin du 1<sup>er</sup> septembre, on conduisit le

général sur la place où se dressait l'échafaud ; il y marcha d'un pas ferme. On y amena aussi Miralda, qui fut placée de manière à ne pas perdre un détail de l'exécution.

Des milliers de Havanais se pressaient autour de la place, jetant sur le Rossignol noir des regards de sympathie et de commisération, car chacun croyait que la sentence de mort avait été prononcée contre elle.

Au milieu de la foule se trouvait Gabriel. En apercevant son enfant il tendit les bras, poussa un cri déchirant et tomba sans connaissance. Quelques personnes compatissantes le transportèrent dans une maison voisine.

Lopez monta sur l'échafaud sans pâlir ; il adressa un discours à la multitude, en se déclarant heureux de mourir pour sa patrie, et se livra au bourreau, qui remplit son terrible office.

A cette vue, Miralda fut remplie d'horreur, ses pieds fléchirent sur elle, et l'on dut la soutenir pour la ramener à la prison.

« Tu as vu, lui dit le gouverneur, comment l'on traite les ennemis de l'Espagne. Le même sort t'est réservé si tu t'obstines dans ton silence. Si, au contraire, tu fais connaître tes complices, tu pourras retourner librement dans la plantation.

— Une telle mort est horrible, répondit Miralda, néanmoins je ne trahirai personne. Faites-moi mourir si vous le voulez ; je suis entre vos mains. Mais sachez que je meurs innocente, et que mon âme criera vengeance devant Dieu. »

## 10 Gabriel se rend auprès de Cardénas.

Quelques jours après le départ des nègres qui leur avaient apporté des provisions, Cardénas et Maurita regurent une autre visite : c'était Gabriel, qui venait leur annoncer, les larmes aux yeux, l'emprisonnement de Miralda, accusée d'avoir pris part au complot.

« Chaque jour, continua-t-il en sanglotant, je me suis présenté à la porte de la prison pour voir mon enfant ; mais on m'en a continuellement interdit l'entrée. J'ai seulement appris d'un huissier qu'elle devait subir chaque jour un interrogatoire de plusieurs heures. Elle s'est refusée à livrer les noms des conspirateurs et à trahir leur séjour ; alors on l'a torturée d'une manière horrible, et je crains qu'on ne la condamne à mort. »

Les deux fugitifs étaient dans la consternation. Maurita pleurait à chaudes larmes en pensant à la malheureuse négresse, qu'elle aimait de tout son cœur, et que ses conseils avaient précipitée dans l'infortune. Facilement surexcitée et prenant une rapide résolution, elle proposa de retourner de suite à la Havane pour partager la captivité de Miralda.

« A quoi bon ? répondit Gabriel. Vous exposez votre vie sans utilité pour ma fille ; on s'imaginerait alors qu'elle est coupable. »

Cardénas n'approuva pas non plus le plan de la créole.

« De notre vie, dit-il, dépend le sort d'une centaine d'hommes ; il faut donc rester cachés jusqu'à la dernière extrémité avant d'en venir à cette démarche. D'autant plus que, d'après ma conviction, on veut seulement intimider Miralda, et qu'on la mettra finalement en liberté. Si elle était réellement condamnée à mort, il faudrait employer tous les moyens pour l'arracher aux tribunaux. Vous, mademoiselle, vous vous étiez proposé dans cette révolution de libérer tous les esclaves et d'égaliser les conditions. L'entreprise a échoué ; il est impossible de songer dès lors à réaliser le plan que vous aviez formé. Mais pour sauver quelque chose du naufrage, je donne l'ordre à Gabriel de mettre tous mes esclaves en liberté, à condition qu'ils se rendront tous en masse sur la place publique, et arracheront Miralda aux mains du bourreau. Je sais que mes nègres, qui sont plus de mille, auront l'énergie nécessaire pour exécuter ce coup de main, et qu'ils le feraient même s'ils n'avaient pas l'espoir d'une récompense, car ils me sont sincèrement dévoués. »

Maurita se déclara satisfaite de cette proposition, et cependant personne n'était rassuré, Ga-

briel moins que les autres.

« Il ne faut pas rester ici plus longtemps, dit-il. Les tortures peuvent enlever sa connaissance à ma pauvre enfant, et qui sait si, involontairement, elle ne pourrait pas dénoncer notre retraite ! »

Quelques instants auparavant, Maurita voulait retourner à la Havane et se livrer à la justice, et maintenant qu'il était sérieusement question de danger, elle tremblait de tout son corps et pressait ses compagnons de prendre la fuite. Le malheur avait paralysé sa volonté ; elle était comme un enfant qui obéit à l'impression du moment. Son angoisse croissait avec les minutes, et aucun raisonnement ne pouvait la tranquilliser.

Les trois hommes se retirèrent donc pour tenir conseil.

Eu égard à la surexcitation de la créole, on résolut de prendre la fuite dès que l'obscurité envelopperait les îles, et Ton prépara un canot avec les provisions nécessaires. Quand la nuit fut arrivée, on partit sans autre guide, dans ce labyrinthe, que la clarté des étoiles. On courait cependant les plus grands dangers parmi tous ces écueils, que le regard le plus perçant ne pouvait deviner. Mais la Providence veillait sur les fugitifs, qui atteignirent bientôt le rivage de Cuba, dont l'épaisse forêt offrait un asile assuré.

« Retournez à ma plantation, dit Cardénas à Gabriel et au pécheur. Je trouverai facilement un homme de confiance que je vous enverrai avec ma signature. Gabriel suivra fidèlement mes instructions, et Miralda sera sauvée. »

Le planteur et la jeune fille s'enfoncèrent dans les bois, portant chacun un panier de provisions, tandis que le canot reprenait la mer. Le sentier qu'ils suivaient se dirigeait vers le sommet d'une montagne, au milieu d'arbustes épineux qui leur déchiraient les mains et le visage. C'était un rude chemin pour Maurita, accoutumée à ne sortir qu'en voiture à la Havane. Aussi fut-on obligé de s'arrêter souvent pour reprendre des forces dans l'obscurité.

Ils marchèrent toute la nuit, et se trouvèrent dès le matin sur un vaste plateau qui dominait la mer. Dans le lointain on entendait les mugissements des bœufs allant au pâturage, escortés de deux bergers à cheval. L'un de ceux-ci, portant une longue barbe noire, ne paraissait pas familiarisé avec son métier et distribuait à tort et à travers les coups de gaule à son troupeau.

Lorsque les voyageurs passèrent près de lui, il les regarda fixement, partit vers son compagnon,

avec lequel il échangea quelques paroles à voix basse, puis revint se placer devant la jeune créole.

« Maurita !

— José ! s'écrièrent-ils ensemble.

— Dieu soit béni de m'avoir conduite sur le chemin où je devais retrouver mon frère !

— O ma sœur ! Dieu ne m'a pas protégé moins miraculeusement ; je m'étais déguisé en berger pour aller à la Havane prendre des informations sur ton sort. Depuis quelque temps j'étais très inquiet, et je me suis décidé à quitter ma retraite pour savoir ce que tu étais devenue. Tu as eu la même pensée ; mais tu aurais pu parcourir plus de dix fois l'île entière sans me découvrir, car je suis caché dans un petit paradis où jamais ne pénètre le pied d'un agent du gouvernement, dans une forteresse formée par la nature et dont les portes ne s'ouvrent qu'aux initiés.

« Ici, continua-t-il après avoir serré la main à Cardénas, nous ne sommes pas en sûreté pour parler intimement. Prends mon cheval, Maurita, nous arriverons plus vite. Avant le soir nous atteindrons une hacienda, où nous pourrions causer sans crainte d'être trahis. »

Ils continuèrent leur route en observant le plus profond silence. Quelques heures plus tard, ils aperçurent une auberge entourée de bosquets et de hauts noyers. Le propriétaire s'avança pour les recevoir et conduisit le cheval à l'écurie, tandis qu'une jeune fille faisait entrer les voyageurs dans une chambre spacieuse et confortablement installée.

José donna l'ordre de préparer le souper. Enfin ils étaient en sécurité et pouvaient se communiquer leurs impressions mutuelles. Cependant, par prudence, l'on s'entretint en anglais. José donna les détails les plus circonstanciés sur le combat malheureux auquel il avait pris part, raconta les dangers qu'il avait courus pendant sa fuite et le hasard qui lui avait procuré un asile où il avait pu cacher sa mère.

Maurita et Cardénas, de leur côté, parlèrent de leur séjour aux Jardins du roi, ajoutant qu'ils avaient quitté ce refuge parce qu'ils couraient risque d'être découverts. Naturellement l'on fit mention de la bonne Miralda, qui leur avait rendu à tous de grands services. José, qui jusqu'alors s'était peu intéressé au Rossignol noir, ne put maîtriser son émotion quand il apprit le sort de la pauvre négresse ; le souvenir de la mort d'Alexandre et du général Lopez lui arracha des larmes.

« José, lui dit Cardénas, quand je réfléchis maintenant de sang-froid à la révolution qu'on a voulu faire, je trouve que nous avons agi en insensés. Pourquoi nous sommes-nous fiés à l'aventurier Lopez, dont les plans étaient si mal combinés, qu'à moins d'un miracle il était impossible d'obtenir la victoire ? J'ai la conviction que dans

ses mains nous n'étions que les instruments de ses vues ambitieuses. Si nous avons réussi, si nous avons secoué le joug espagnol, nous n'aurions fait que changer de maîtres, et le nouveau gouvernement eût été aussi dur que l'ancien. Si c'était à recommencer, je ne donnerais plus une piastre, bien loin d'exposer ma vie dans une pareille entreprise.

— J'ai eu la même pensée, répondit le jeune Havonais ; mais je l'ai repoussée, parce qu'elle froissait ma fierté et l'amour que je porte à ma patrie. Du reste, l'on ne peut rien changer à ce qui est arrivé. Il faut supporter notre sort et attendre l'occasion qui convaincra le gouvernement que notre condamnation lui créera de nouveaux ennemis. Autant que je puis en juger d'après ce que je sais des affaires de Cuba, le jour n'est pas éloigné où l'on accordera à tous le pardon et l'oubli.

— Dieu le veuille ! » dit Maurita.

Le repas fut bientôt terminé, et le sommeil ne se fit pas attendre. A la première lueur du jour ils se remirent en route, car ils avaient hâte d'arriver en lieu sûr. Pour marcher plus rapidement, José emprunta une paire de mulets avec lesquels ils franchirent en peu de temps la longue bande de bruyères qui les séparait de la forêt. Ici le chemin redescendait la montagne à travers les palmiers et les aloès ; des lianes gigantesques s'enroulaient d'arbre en arbre et formaient des buissons inextricables. Mais José connaissait tous les fourrés, qui s'ouvraient devant lui comme par enchantement.

Nos fugitifs avaient à peine marché une heure, qu'en sortant du taillis ils aperçurent une charmante maison de campagne à laquelle conduisait une allée de fleurs.

« Je vais en avant, dit José, pour préparer ma mère à votre visite inattendue. »

M<sup>me</sup> Guani, enfoncée dans un fauteuil, la tête appuyée dans ses deux mains, réfléchissait au brusque changement qui s'était opéré dans sa situation. Quelques mois auparavant, sa maison faisait la loi aux grandes sociétés de la Havane ; aujourd'hui elle était en fuite, et pouvait s'attendre à chaque instant à être découverte et traînée en prison. Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'incertitude du sort de sa chère Maurita ; elle ne savait pas si elle vivait encore ou si elle avait succombé à une mort ignominieuse. José, non moins inquiet que sa mère, insistait depuis longtemps pour retourner dans la capitale ; elle s'y était opposée jusqu'alors, craignant de perdre encore son fils dans cette démarche périlleuse. Elle se repentait maintenant d'avoir donné son consentement et s'en faisait de vifs reproches, quand la porte s'ouvrit tout à coup pour laisser entrer son fils.

« C'est toi ! lui dit-elle en pâlisant. Pourquoi reviens-tu déjà ? As-tu rencontré quelqu'un qui t'ait reconnu ?

— Ne crains rien, répondit José, personne ne m'a reconnu ; mais j'ai renoncé à mon voyage, parce qu'en route j'ai appris que Maurita est en sûreté et désire venir auprès de nous.

— Ah ! je te comprends, s'écria sa mère en se levant avec précipitation. Maurita n'est pas loin ! »

Et elle s'élança hors du salon pour aller embrasser sa fille.

# 11 Condamnation de Miralda.

Toutes les tortures que l'on avait fait subir à Miralda n'avaient pu lui arracher un mot qui eût compromis ses amis.

Le jour même où Maurita revoyait sa mère, la négresse, assise près de la petite fenêtre de sa prison, contemplait les vaisseaux qui sillonnaient l'Océan. Les cris joyeux des matelots rendaient sa solitude encore plus triste ; elle se sentait accablée par le désespoir, en s'imaginant que personne ne pensait plus à la sauver. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la guichetière la prévint qu'il fallait se rendre encore une fois auprès du gouverneur.

« Vous m'inspirez une profonde compassion, lui dit cette femme ; mais croyez-moi, c'est une folie de ne pas parler. Quel avantage avez-vous à ménager ces aristocrates ? C'est dur de mourir à la fleur de l'âge quand on ne peut l'éviter, mais c'est doublement cruel quand on a le moyen de sauver son existence. Soyez raisonnable ; je ne vous donne pas un mauvais conseil. »

Miralda gardait le silence, entendant à peine ce que lui disait la guichetière : ses pensées étaient auprès de son père, qui devait se sentir très malheureux.

Cette fois le gouverneur n'était pas seul ; autour d'une table noire étaient assis quatre juges à la mine sévère, auxquels il exposait les preuves de la complicité de la jeune négresse.

« Vous serez condamnée à mort, dit-il à celle-ci, si vous ne faites pas des aveux complets. Mais si vous êtes sincère dans vos déclarations, vous serez mise immédiatement en liberté et rendue à votre père. N'hésitez pas ; dans une demi-heure il sera trop tard. Sauvez votre tête avant que la sentence soit prononcée.

— Monsieur le gouverneur, répondit Miralda avec dignité, je vous ai déclaré sans aucun détour tout ce qui me concernait personnellement. Si ces aveux suffisent pour que vous me trouviez coupable, faites votre devoir. Mais n'espérez pas me voir commettre une trahison. Vous prétendez chaque jour, parce que vous êtes maître du pays, vous prétendez que les nègres ne sont pas dignes d'être éclairés par le beau soleil de Cuba. J'ignore si vous avez raison ; mais votre maxime deviendrait une vérité si je suivais votre conseil. La vie est belle, doublement belle pour moi, qui pourrais jouir avec mon père d'une liberté sans entraves ; néanmoins je ne veux pas acheter cette vie par une mauvaise action. »

Le gouverneur lui lança un regard terrible.

« Est-ce là votre dernier mot ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Le dernier, répondit Miralda.

— Faites votre devoir, messieurs, » dit-il en se tournant vers les juges, et il s'éloigna rapidement.

Les juges connaissaient déjà tous les détails des interrogatoires précédents ; cependant, pour la forme, ils adressèrent encore à la négresse quelques questions. Leur visage ne trahissait aucune pitié. L'un d'eux néanmoins levait de temps en temps les yeux vers Miralda ; il ne l'interrogea point, mais pâlit quand la jeune fille répondit avec tant de sincérité et d'énergie.

Lorsque l'interrogatoire fut terminé, les juges délibérèrent à voix basse pendant quelques instants ; puis le président se leva pour lire la sentence de mort qui venait d'être décidée.

Quoique Miralda n'attendit pas une autre issue de son procès, elle dut cependant s'appuyer à un fauteuil pour ne pas tomber ; mais sa faiblesse ne fut que passagère. Elle croisa les mains sur sa poitrine en disant :

« Que la volonté de Dieu soit faite. Me sera-t-il permis de voir encore une fois mon père avant de mourir ?

— Rien ne s'y oppose, » répondit le président.

On reconduisit la condamnée dans sa cellule. En se retrouvant seule, Miralda sentit toutes les terreurs de la mort fondre sur elle. Qui pourrait lui faire un crime de trembler, d'accuser ses juges d'injustice et de partialité ? Être condamnée à mourir, à mourir quand on jouit de tous les privilèges de la jeunesse, c'est la plus épouvantable destinée, la pensée la plus horrible qui puisse hanter la cerveau d'un homme.

L'image du général Lopez se présenta devant ses yeux ; elle le voyait mourir, et elle-même se vit montant sur l'échafaud, saisie par les valets et livrée au supplice, tandis que son âme s'envolait vers le ciel.

Ses tortures étaient indicibles ; tantôt elle s'effrayait du moindre bruit, tantôt il lui semblait que la grille de la fenêtre se changeait en une échelle de corde, et que du sommet des vagues Maurita l'appelait pour lui offrir la liberté. Elle s'élançait alors emportée par une folle joie ; mais le grillage était inébranlable, et de la mer ne montaient que les chants des marinières.

Accroupie sur son lit, la tête dans les mains, elle s'abandonnait au désespoir, quand elle se souvint de cette Providence paternelle qui veille avec soin sur les opprimés et les malheureux. Cette pensée fit renaître le calme dans son âme, et elle put s'endormir tranquille.

Vers minuit elle fut réveillée en sursaut, croyant

entendre un bruit dans sa cellule, et quand elle se souleva pour examiner de plus près, il lui sembla qu'une ombre disparaissait vers la porte.

Elle se leva tout à fait, et à sa grande surprise elle trouva que la porte n'était fermée qu'à moitié. Sans réfléchir davantage s'il fallait attribuer cet incident à la négligence ou si elle avait un ami secret parmi le personnel de la maison, elle se glissa dans le corridor. L'ombre qu'elle croyait avoir remarquée marchait toujours devant elle et disparut dans une des galeries latérales qui conduisait au cabinet du juge d'instruction.

Pour atteindre la rue, elle devait encore passer trois portes : toutes les trois étaient ouvertes ; aucun obstacle ne paraissait donc plus s'opposer à sa fuite. Mais à peine eut-elle posé le pied sur le pavé, qu'une patrouille vint à passer et lui barra le passage.

« Qui va là ? » cria l'officier.

Et comme Miralda gardait le silence, il la prit par le bras et la conduisit sous les rayons d'une lanterne.

« Qu'est-ce à dire ? continua-t-il étonné. Je ne veux pas m'appeler Gomez si tu n'es pas le Rossignol noir de la Havane. Il me semble qu'on t'a condamnée à mort. Comment te trouves-tu ici ? »

Miralda se taisait, ne sachant que répondre. L'officier revint à la porte et tira la sonnette. Aussitôt des gardiens accoururent et demandèrent ce qu'il voulait.

« Eh ! la prison de la Havane est-elle donc une cage d'où les rossignols peuvent s'échapper librement ? je crois qu'on fera bien d'enfermer celui-ci. »

Les geôliers effrayés reconduisirent la pauvre Miralda dans sa cellule, dont la porte fut solidement verrouillée.

Le lendemain elle reçut la visite de la guichetière, qui l'accabla de reproches.

« Ah ! dit la négresse, j'ai bien regret de cette tentative, et je me sens doublement malheureuse. Néanmoins je désirerais parler encore à mon père. Le gouverneur me l'a permis. Voudriez-vous l'avertir ? »

— Je le ferai de suite. Vous avez encore un jour à vivre ; demain à neuf heures on vous conduira au supplice. »

A dix heures on lui amena le prêtre qui devait la préparer à la mort. Elle le reçut avec bonheur et fit un acte de résignation à la volonté de Dieu en pardonnant à tous ses ennemis.

Gabriel vint vers midi. Ce père infortuné s'était bercé d'espoir jusqu'au dernier moment, et la nouvelle que Miralda était condamnée à mort fut pour lui un coup de foudre. En revoyant son enfant, la douleur le saisit avec tant de véhémence, qu'il ne put proférer une parole. La prisonnière fut obligée de le consoler, en lui rappelant combien la vie est courte et le bonheur fugitif.

« Je n'ai qu'un désir, ajouta-t-elle ; c'est d'être ensevelie à la plantation auprès de la chapelle : il y a là des cœurs dévoués qui penseront à moi. Si Mau-rita revient, tu lui diras que je l'ai bénie encore avant ma mort, et que je me souviendrai d'elle au delà du tombeau. »

La guichetière vint les avertir que l'heure de la visite était écoulée. Gabriel, éclatant en sanglots, serra sa fille dans une dernière étreinte et sortit de la cellule en chancelant. Il marchait devant lui sans lever les yeux, sans savoir où il allait, tant son âme était inondée de tristesse. Enfin il parvint au sommet d'une petite colline, aux alentours de la ville, d'où son regard pouvait apercevoir le sombre bâtiment qui retenait sa fille captive. Mais plus il le considérait, plus le désespoir descendait dans son cœur. Soudain il sursauta et vola comme une flèche, sans s'arrêter aux cris des passants. Il venait de se rappeler que Cardénas lui avait remis une lettre pour rendre la liberté aux esclaves.



Gabriel, éclatant en sanglots, serra sa fille dans une dernière étreinte.

« Oui, se dit-il à lui-même, nous la délivrerons. »

Il réfléchit cependant qu'il valait mieux garder cette nouvelle comme une dernière carte, et tenter d'abord s'il ne pourrait décider les nègres à le seconder, sans faire luire à leurs yeux l'espoir d'une récompense.

Aussi, tout le long de sa route, dès qu'il rencontrait un ancien compagnon d'esclavage, l'engageait-il à venir avec lui dans la propriété de Cardénas pour entendre une communication importante. Les nègres, connaissant le caractère du vieillard, savaient bien qu'il ne s'agissait pas pour rien et se joignaient à lui ; on supposait que son trouble provenait de la captivité de Miralda, mais personne n'avait encore appris sa condamnation à mort.

Gabriel se dirigea vers un grand bâtiment, où une foule de nègres et de négresses étaient occupés à rouler en cigares les feuilles du tabac le plus exquis.

« Frères, dit-il, vous savez combien Miralda vous aimait ; il n'est personne parmi vous qui n'ait reçu des preuves de son dévouement. »

Pedro, qui avait la surveillance de cette salle, répondit au nom de tous :

« Certainement, nous avons été les témoins de sa bonté et nous lui en serons toujours reconnaissants.

— Avant que les Havanais ne l'appelassent le Rossignol noir, on la nommait la Perle de la Havane, continua le père, et vraiment elle méritait ce nom par son dévouement et ses vertus. Eh bien ! frères, ses bonnes qualités n'ont pu la préserver de la prison. Les Espagnols l'ont déclarée coupable de conspiration, et depuis lors on l'a soumise à de cruelles tortures. On voulait qu'elle dénonçât ses complices et trahît la retraite de notre bon maître Cardénas ; elle ne l'a pas voulu, et on l'a condamnée à mort.

— A mort ? s'écria Pedro d'une voix pleine d'effroi.

— Oui, à mort ! demain je verrai mon enfant périr par la main du bourreau, si personne ne la délivre.

— Cela n'arrivera pas ! exclama Pedro. Ce serait une honte pour Cuba, un déshonneur et une infamie pour la race noire, qui a enrichi les Espagnols.

— Mais que faire ? Comment t'opposeras-tu à l'exécution de la sentence ? »

Le nègre baissa les yeux ; il n'avait pas réfléchi à la demande. Tout à coup il leva la tête :

« Je sais, dit-il, quelle estime Cardénas fait de ta fille ; jamais il ne nous pardonnerait si nous restions les paisibles spectateurs de son supplice. Il faut la délivrer, et je fais serment qu'elle ne mourra pas sur l'échafaud. Si quelqu'un est de mon avis, si quelqu'un a le courage d'arracher Miralda des mains du bourreau, qu'il lève la main et vienne se joindre à moi. »

Des cris d'assentiment partirent de toute la salle, et les hommes les plus vigoureux vinrent se ranger auprès de Pedro. Leur exemple entraîna les autres, et en moins de cinq minutes tous les nègres avaient promis leur concours.

« Je savais bien que vous seriez avec moi, mes amis, leur dit Pedro ; mais nous sommes encore en trop petit nombre pour pouvoir compter sur un succès certain. Il faut décider tous les nègres de la plantation à nous prêter main forte. Ils sont plus de mille : c'est suffisant pour inspirer le respect, et si nous ne réussissons pas, nous lèverons l'étendard de la révolte. Soyez certains qu'alors nous aurons pour nous les esclaves de toutes les plantations ; et comme nous sommes plus nombreux que les habitants, nous pourrons leur imposer des lois sous la menace de nos poignards. »

Gabriel saisit la main de Pedro :

« Je te remercie, dit-il, de ton dévouement,

mais réfléchis à ce que tu vas faire ; pour exécuter ton plan, tu t'exposes au meurtre et à l'assassinat.

— C'est égal, s'écria Pedro d'un air décidé ; nous repoussons la violence par la violence, puisque Miralda est innocente. Ce n'est pas nous qui méprisons la loi, ce sont les Espagnols. S'il arrive des malheurs, qu'ils retombent sur leur tête ! »

Gabriel commençait à craindre l'effervescence des nègres ; il avait vu déjà si souvent les révoltes des esclaves se terminer dans des flots de sang ! Mais toutes ses remontrances furent inutiles. On lui promit seulement qu'on ne se battrait qu'à la dernière extrémité.

Pedro, qui jusque-là avait été la douceur même, était altéré du sang des juges iniques qui avaient condamné Miralda, et il se mit à la tête des vengeurs. Puis il choisit parmi ses compagnons des messagers fidèles, qui devaient se rendre dans toutes les plantations de Cardénas, pour donner à tous les nègres l'ordre de se trouver la nuit suivante autour de lui, afin de rendre dès le matin la liberté à la prisonnière.

## 12 Miralda recouvre la liberté.

Miralda n'avait aucun pressentiment de ce que l'on faisait pour la délivrer du supplice qui la menaçait ; elle en eût peut-être averti le gouverneur, pour empêcher l'effusion du sang.

Il est rare de voir dormir tranquillement, la veille de sa mort, celui que menace l'échafaud ; mais Miralda eut cette consolation. Après s'être préparée à quitter ce monde, elle attendit l'instant fatal avec un calme qui aurait fait honneur au plus grand philosophe.

« Pourquoi tremblerais-je ? disait-elle à l'aumônier. La mort n'est-elle pas le pont qu'il faut traverser pour arriver à la véritable vie ? »

— Certainement, répondit le prêtre ; ce sont là les sentiments d'une chrétienne. L'esprit de Dieu repose sur ta tête, et ta constance sera un triomphe du christianisme. »

A l'aube du jour la guichetière vint lui faire la dernière toilette en lui coupant les cheveux. Elle lui témoigna la plus grande sympathie, mais la douleur arrêta les paroles sur ses lèvres. Enfin elle se pencha sur la jeune fille et lui dit avec des larmes dans la voix :

« Vous avez de puissants amis dans cette triste demeure, ils pouvaient vous ouvrir les portes de la prison. Et néanmoins vous devez mourir ! Oh ! que c'est horrible ! »

— Oh ! non, dit Miralda, ce n'est pas si terrible que si je mourais sans amis ; mais ne parlons plus de cela. Accomplissez votre office et laissez-moi prier en silence, afin que la pensée de la vie terrestre ne vienne pas troubler mes derniers instants. Vous enverrez ces cheveux à mon pauvre père, ajouta-t-elle, c'est tout ce qui lui restera de sa fille. »

La geôlière en fit la promesse et alla chercher le déjeuner ; ce n'était pas l'eau fraîche et le pain dur qu'on apportait tous les jours, mais des mets délicats. Miralda cependant n'y toucha point.

« Il n'y a pas loin d'ici à l'échafaud, dit-elle, et après je n'ai plus besoin de nourriture. »

L'aumônier se présenta ensuite ; ils s'agenouillèrent tous deux pour réciter les prières des agonisants. En voyant cette jeune fille prier avec tant de ferveur, on n'eût pas soupçonné que c'était une victime de la mort, tant il y avait de calme sur ses traits.

Une demi-heure plus tard, une cloche argentine retentit jusque dans la sombre cellule.

« On appelle ! » dit Miralda en se levant.

La gardienne lui jeta un manteau noir sur les épaules, et demanda pardon pour les offenses qu'elle avait pu commettre involontairement vis-

à-vis de la prisonnière. Celle-ci la releva et lui serra la main :

« Je n'ai rien à vous pardonner, continua-t-elle, car vous ne m'avez jamais offensée. Adieu ! nous nous reverrons dans l'éternité. Priez pour moi ! »

En ce moment on entendit battre les tambours, et un peloton de soldats se présenta dans le corridor. Miralda les suivit avec dignité et sans trembler ; mais quand elle aperçut la place encombrée d'une multitude de spectateurs, elle se sentit défaillir. Elle avait pensé mourir seule et sans témoins, l'idée d'une exécution publique était pour elle une véritable torture ; elle en fit le sacrifice et accepta cette dernière honte avec résignation.

---

Déjà, la veille au soir, le bruit s'était répandu dans la ville que le Rossignol noir de la Havane devait mourir le lendemain, et cette affreuse nouvelle avait fait naître chez les habitants un sentiment de colère.

Dès minuit les curieux arrivèrent de tous les quartiers de la ville. Dans leurs rangs pressés on entendait de sombres murmures, des malédictions à l'adresse des Espagnols, et l'on voyait briller aux rayons de la lune la lame des poignards dans des mains noires. A mesure que le soleil se levait sur l'horizon, on remarquait que la foule qui entourait la place se composait presque uniquement de nègres, dont quelques-uns, au visage sinistre, semblaient méditer d'horribles projets.

Gabriel, à genoux à quelque distance, pria pour sa malheureuse fille, tandis que Pedro, perché dans les branches d'un mimosa, pouvait être vu et entendu de tous les esclaves. Ceux-ci jetaient quelquefois sur lui un regard interrogateur, et il leur répondait d'un signe de tête.

Le bourreau parut au milieu de la place et se dirigea vers l'échafaud ; on l'accabla d'injures et de malédictions, quelques mains lui lancèrent même des pierres et de la boue, comme pour le rendre incapable d'accomplir sa triste besogne.

« Silence ! du calme ! » cria Pedro, et aussitôt le tumulte s'apaisa.

Le roulement des tambours vibra dans le lointain, Miralda s'avancait avec le funèbre cortège. A sa vue, il y eut un mouvement parmi les nègres ; le poignard à la main, le corps en avant, ils n'attendaient qu'un signal de Pedro pour enlever Miralda et tuer ceux qui voudraient s'opposer à leur dessein. Leurs amis, qui servaient dans la ville comme domestiques, portefaix ou commis de magasins, leur faisaient des signes rapides d'intelli-

gence et serraient les poings avec rage.

Tout à coup retentit le bruit des trompettes ; les yeux se portèrent dans cette direction, et l'on vit le gouverneur, suivi d'une brillante escorte, traverser la foule pour prendre place dans la tribune réservée en face de l'échafaud.

Miralda était arrivée lentement au lieu du supplice, la vue de son père avait failli lui faire perdre connaissance. L'aumônier se mit encore une fois à genoux avec elle, récita quelques prières qu'elle répéta d'une voix tremblante, et la jeune fille se livra au bourreau.

Le peuple tout entier se prosterna, sauf les nègres, qui restèrent debout, la main crispée sur leurs poignards et attendant avec impatience le signal de Pedro. Celui-ci, grimpé à la cime du mimosa, regardait, le cou tendu, vers l'horizon.

Les noirs resserrèrent leur cercle plus étroitement. Mais le gouverneur, qui avait remarqué leur manœuvre, se leva de son siège, leur cria d'une voix de tonnerre de reculer, et ordonna à ses soldats de les éloigner avec la baïonnette.

Ce pouvait être le signal d'un épouvantable massacre, car les esclaves avaient juré de délivrer Miralda à n'importe quel prix.

Soudain un cri de joie descendit du mimosa, et au même instant un officier couvert de poussière, agitant un drapeau blanc, perça au galop les rangs serrés des assistants et tendit une enveloppe au gouverneur.

« Une lettre de la cour de Madrid ! »

Celui-ci en brisa les cachets. Pendant la lecture son visage changeait de couleur, et ses yeux lançaient des éclairs. Enfin il se leva :

« Miralda ! s'écria-t-il, la cour d'Espagne se contente du sang de Lopez, elle te fait grâce de la vie : tu es libre ! »

De joyeuses clameurs s'élevèrent de toutes parts pour saluer cette nouvelle imprévue. Miralda seule n'avait rien entendu et montait déjà les degrés de l'échafaud, quand le prêtre s'élança derrière elle pour lui dire ce qui s'était passé. En même temps son père accourait hors d'haleine en criant :

« Tu es libre ! tu es libre ! Dieu soit loué et béni ! »

La négresse, interdite, regardait autour d'elle comme si elle sortait d'un rêve. N'était-elle pas le jouet d'une illusion ?

« Libre ! libre ! » continuait Gabriel en étreignant son enfant, dont la surprise paralysait la langue et les membres ; et il l'emporta au milieu du cercle de ses amis.

On arracha à la jeune fille le manteau noir, et chacun voulut lui serrer la main en lui adressant des félicitations.

Une dame, qui jusque-là avait assisté, remplie d'angoisse, à tous les préparatifs de l'exécution,

fit avancer sa volante et pria Gabriel d'y monter avec sa fille, afin de pouvoir retourner à la plantation sans être incommodés par la foule. Mais les nègres dételèrent les chevaux et traînèrent eux-mêmes la voiture qui emportait l'heureux père et son enfant.

On eût dit que toute la Havane était sur pied, tant la foule qui suivait la volante était immense. Tous les accompagnèrent jusqu'à leur demeure en poussant des acclamations.

Quant à Gabriel, il continuait à remercier Dieu d'avoir rendu Miralda à la vie et à la liberté, sans que les rues de la ville eussent été souillées par l'effusion du sang.

Le premier soin de Miralda fut de demander ce qu'étaient devenus Maurita et Cardénas. Lorsqu'elle apprit qu'ils avaient quitté les Jardins du roi pour chercher un refuge dans l'île, elle fut au comble de la joie, car elle craignait qu'ils ne fussent tombés au pouvoir des autorités.

Le surlendemain, quand se fut calmée la première effervescence d'allégresse causée par la délivrance de la négresse, on eut un nouveau sujet de joie auquel personne n'avait pensé. Les tambours parcouraient la ville en s'arrêtant à chaque coin de rue, et, du milieu de leurs rangs, un officier lisait une lettre de la reine d'Espagne, faisant grâce à tous ceux qui avaient pris part à la révolte. Tous les prisonniers devaient être mis en liberté ; les fugitifs avaient le droit de rentrer dans leurs demeures ; toutes les procédures étaient mises à néant. Combien de familles à la Havane saluaient cette nouvelle avec bonheur ! Combien avaient vécu jusqu'alors dans le deuil et le chagrin et pouvaient maintenant s'abandonner à l'ivresse de la félicité ! La prison était aujourd'hui l'endroit le plus fréquenté de la ville. Les portes en étaient assiégées par des milliers de personnes qui venaient réclamer des parents ou des amis, tandis que d'autres envoyaient des messagers dans les contrées inaccessibles qui cachaient des exilés.

Gabriel et sa fille étaient néanmoins inquiets de Cardénas et de Maurita. Évidemment ceux-ci se trouvaient en sûreté, mais personne ne savait ce qu'ils étaient devenus. Peut-être se cachaient-ils dans le creux\* de quelques rochers où la nouvelle de la clémence espagnole n'avait pu pénétrer, et il était à craindre qu'ils ne vécussent encore longtemps au milieu des privations et des angoisses, tandis qu'ils pouvaient être heureux avec leurs familles.

Plusieurs fugitifs avaient déjà reparu à la Havane ; mais aucun d'eux ne les avait vus, et personne ne soupçonnait leur retraite.

Un soir, Gabriel et Miralda, plongés dans la tristesse, étaient assis devant leur maison, ayant autour d'eux tous les esclaves de la plantation. On énumérait tous les coins et recoins que l'île pouvait offrir à des bannis, et Miralda proposait d'en-

voyer un canot dans chacune de ces directions. Les noirs, qui s'étaient réjouis du retour de leur bon maître, accueillirent cette proposition avec des transports de jubilation et se distribuèrent les rôles.

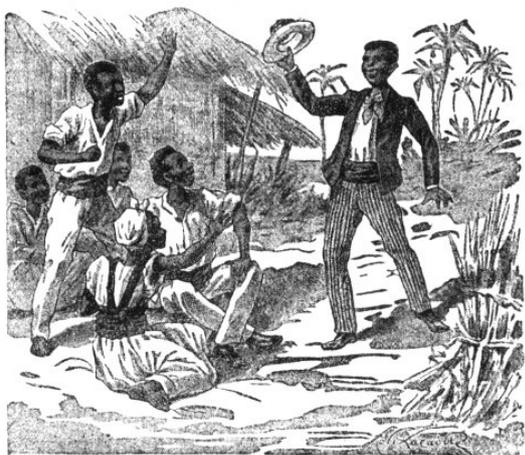
On venait de prendre toutes les mesures nécessaires, et la conversation se poursuivait maintenant avec plus d'aisance, quand soudain on entendit dans l'allée des palmiers une joyeuse chanson que les esclaves avaient l'habitude de fredonner en se livrant à la récolte du sucre.

Miralda tressaillit en pâlisant ; elle semblait reconnaître la voix : c'était celle d'Alexandre.

Ah ! quelle folie ! se dit-elle ; les morts ne resuscitent pas.

« Alexandre ! Alexandre ! criaient les nègres au même instant.

— Oui, c'est Alexandre lui-même, en chair et en os, dit le nouvel arrivé. Mais ne croyez pas que je sors du tombeau. Tout s'est passé naturellement.



« Oui, c'est Alexandre lui-même, en chair et en os. »

— Comment ? comment ? » reprirent en chœur les esclaves.

Miralda, surprise et heureuse de revoir celui qui lui avait toujours voulu tant de bien, lui tendit la main :

« Vraiment, ajouta-t-elle, le Seigneur dispose tout pour notre bonheur. »

On s'empessa autour de lui, pour savoir comment il avait pu conserver la vie.

« Je le dois d'abord à Dieu, » répondit-il, « puis aux soldats espagnols, qui sont de mauvais tireurs. Lorsqu'on nous eut fait prisonniers, on nous lut rapidement notre sentence ; car on redoutait, je crois, une révolte générale des nègres si l'on ne faisait immédiatement un terrible exemple. On nous attacha les mains derrière le dos pour nous conduire au supplice. Les fusils craquèrent ; aucune balle ne m'avait touché. Mais, dans l'espoir qu'une circonstance fortuite pouvait me sauver la vie, je chancelai comme mes camarades et tombai au milieu d'eux sans faire aucun mouvement. »

« Après l'exécution, on laissa la multitude s'écouler peu à peu, puis on fit approcher un chariot, sur lequel on chargea les cadavres qui devaient être jetés dans la mer. Mes mains étaient encore liées ; il fallait à tout prix me débarrasser de ces entraves, si je voulais voir mon plan réussir. Gomme j'étais caché sous quelques-uns de mes compagnons inanimés, je parvins à user les cordes en les frottant contre le bois, sans que l'escorte qui nous suivait eût remarqué quelque chose. J'étais libre ; j'avais l'assurance que je ne mourrais pas. »

« La voiture s'était arrêtée sur un bord escarpé du rivage, d'où les corps allaient être lancés dans l'Océan. J'eus peur un instant qu'on ne nous enlevât l'un après l'autre ; dans ce cas, je courais risque d'être découvert. Heureusement il n'en fut rien. Les soldats soulevèrent le chariot et nous précipitèrent tous pêle-mêle dans les flots. J'étais sauvé. Aussitôt après ma chute, je plongeai aussi profondément que possible et nageai entre deux eaux au-dessous d'un navire qui n'était pas loin de là. Dès que je l'eus dépassé, je n'avais plus rien à craindre ; personne ne pouvait m'apercevoir. »

« J'eus d'abord l'idée d'accoster un des vaisseaux à l'ancre et de me faire enrôler comme mousse ; plus il m'aurait emmené loin, plus j'aurais été en sûreté, et moins je risquais d'être retrouvé. Cependant, à la réflexion, il me sembla que je n'agisais pas bien. Mon devoir était de rester à la Havane, où j'avais tant d'amis exposés aux plus grands dangers, et qui avaient besoin d'un œil vigilant pour les prévenir. »

« Sur le rivage s'élevait la cabane d'un pêcheur que je connaissais particulièrement. Je pouvais trouver chez lui une existence assurée sans crainte d'être trahi. »

« Il était assis sur le sable, raccommodant ses filets, quand je sortis de l'eau sous ses pieds. A ma vue il fut aussi étonné que vous, mes bons amis. Il me regarda d'abord d'un air stupéfait ; mais dès qu'il fut convaincu que j'étais réellement vivant, il me fit entrer précipitamment dans sa hutte. »

« — Voilà une chance ! dit-il après avoir entendu mon aventure. Sur mille, un seul à peine peut avoir ce bonheur. »

« Je l'aidai dans son travail, tout en discutant avec lui la meilleure manière de me tenir caché et d'être en même temps utile à mes amis. Ce n'était pas chose facile, et peut-être ne serions-nous pas tombés d'accord, si le hasard ne nous avait tendu la main. Parmi les juges il s'en trouvait un qui avait été un membre très actif de la conjuration, et au profit duquel j'ai fait de nombreux voyages dans l'île. Lorsque je parus devant le tribunal, il me supplia par des signes muets de ne pas le trahir, et je le lui promis d'autant plus facilement, que je n'en avais nulle intention. Ce juge vint à passer devant la cabane, tandis que nous combinions nos projets. »

« — Appelle cet homme, dis-je au pêcheur, il peut nous être utile. »

« En m'apercevant, le juge recula d'épouvante. »

« — Monsieur, lui dis-je, j'ai besoin d'un asile sûr pour ne pas me trouver une seconde fois devant les canons de fusil. Ouvrez-moi votre maison jusqu'à ce que le plus grand danger soit passé pour mes amis. »

« Je craignais que cet homme ne se contentât de hausser les épaules en me donnant le conseil de partir pour l'Amérique, afin de se mettre lui-même à l'abri ; mais, je le dis à son honneur, il n'hésita pas un instant. »

« — Reste ici jusqu'à minuit, me répondit-il, je viendrai te chercher et te conduirai chez moi sans que tu courres aucun risque. »

« Mais sa demeure était périlleuse pour moi, car il habite l'édifice de la prison ; néanmoins tout alla à souhait, et il me confia différents messages que je portai à leur adresse en me servant de toute espèce de déguisements. Au retour d'une de mes courses, qui était de grande importance, j'appris, Miralda, que tu étais prisonnière, et je résolus de te sauver si tu étais condamnée. La veille du jour où tu devais mourir, je pénétrai dans ta cellule pour t'emmener ; mais un bruit que j'entendis au dehors m'obligea d'aller voir ce qui se passait. Après m'être assuré qu'il n'y avait aucun danger et que toutes les portes étaient ouvertes, je revins pour te chercher. Je t'aperçus alors descendant l'escalier, et je disparus pour éviter un retard ou une conversation. Tu peux t'imaginer ma cruelle déception quand je sus le lendemain que ta fuite n'avait pas réussi.

— Oh ! mon ami, interrompit Pedro, nous étions là pour faire un coup de main. Ils n'auraient pas eu Miralda.

— Moi aussi j'étais là, reprit Alexandre. Je m'étais glissé sous l'échafaud, et je tenais à la main mon poignard pour le plonger dans le cœur du bourreau. Je remercie Dieu de n'avoir pas été forcé d'en venir à cette extrémité. »

Miralda versait des larmes de joie en apprenant que sa vie avait eu tant de protecteurs.

« Mais, dit-elle, qui a favorisé la fuite de Maurita ?

« — Le même juge, répondit Alexandre.

— Que son souvenir soit béni ! ajouta la jeune fille. Cependant nous sommes très inquiets sur le sort de Cardénas et de Maurita ; nous ne savons où les trouver.

— Soyez sans crainte, je puis indiquer exactement l'endroit où ils se cachent, et je pars pour leur porter la nouvelle de l'amnistie. José et M<sup>me</sup> Guani sont avec eux ; je les ramènerai tous ensemble.

— Nous partons avec toi, » s'écria Miralda.

Et les nègres répétèrent dans leur enthousiasme :

« Oui ! oui ! nous tous nous t'accompagnerons ; ce sera un véritable triomphe !

— Allons d'abord nous reposer afin d'être prêts demain matin de bonne heure, et dans la forêt avant le lever du soleil. »

Les nègres se retirèrent dans leurs cabanes, et le plus grand silence régna dans la plantation.

## 13 Retour de fugitifs. – Les esclaves refusent la liberté.

Un peu après minuit, les huttes reprirent leur animation ; on préparait le déjeuner. En quelques minutes on eut attelé les chevaux, et le cortège se mit en route sous la conduite d'Alexandre, en poussant des cris de joie qui réveillèrent les habitants des fermes, surpris d'entendre un pareil bruit à une heure si indue.

Quand le soleil se leva sur la mer, on avait atteint la forêt, et comme on marchait déjà depuis cinq heures, on fit une halte pour se reposer et prendre un second déjeuner. De cette hauteur on apercevait dans le lointain les Jardins du roi, qui ressemblaient à des fleurs nageant sur les eaux. Miralda profita de cet incident pour raconter la vie de Cardénas et de Maurita dans ces parages isolés. Puis on se remit en route pour atteindre le soir même la retraite des fugitifs. Alexandre connaissait tous les sentiers de la montagne aussi bien que les rues de la Havane, et l'on ne fut pas obligé de perdre un temps précieux dans le labyrinthe de la forêt. De temps à autre ils rencontraient de grands troupeaux de bétail destinés à la capitale, ou des bûcherons occupés à l'abattage des arbres. Partout on regardait avec étonnement ce long cortège de noirs qui passaient en chantant ; car dans ces régions désertes on ne connaissait pas encore la lettre de la clémence royale. Plusieurs, en apprenant cette nouvelle, se hâtaient vers une hacienda, pour l'annoncer à des exilés qui se cachaient depuis la défaite de Lopez.

A la nuit tombante on atteignit les lianes qui masquaient aux regards curieux la maison où vivaient Cardénas et la famille Guani. Quelques nègres proposèrent de se reposer sous les buissons jusqu'au jour, parce que l'heure était trop avancée, et l'on aurait pu troubler le repos des proscrits. Mais Miralda combattit cette idée, regardant comme un crime de laisser les malheureux une seconde dans l'incertitude. Gabriel et Alexandre furent de cet avis, et le cortège continua sa route. Dès qu'on fut arrivé au milieu de la clairière, à cent pas de la maison, on alluma les torches en chantant un refrain bien connu dans les plantations.

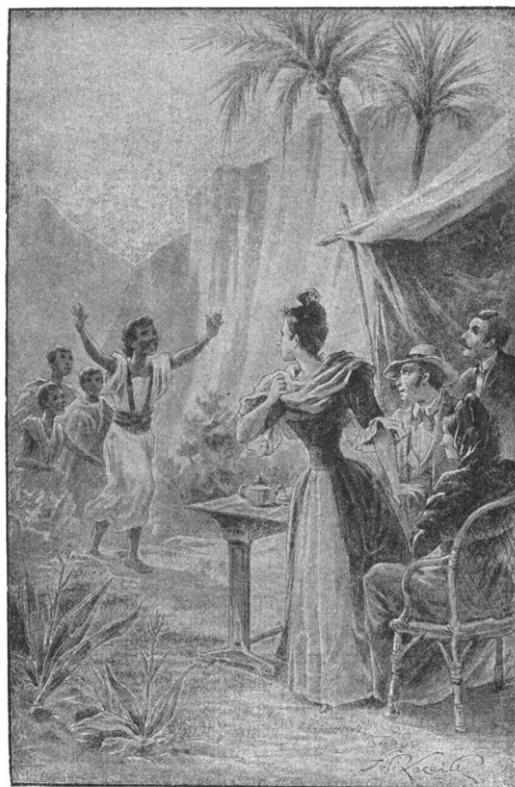
Cardénas, José, Maurita et sa mère étaient assis près de l'étang et s'entretenaient des derniers événements en appelant de tous leurs vœux le moment de rentrer à la Havane.

« La vie que nous menons ici, disait José avec tristesse, ne vaut guère mieux que la prison ; il me tarde bien que notre situation prenne fin. »

Au même instant on entendit le chant des nègres et l'on vit la lueur des flambeaux. Les fugitifs se levèrent d'un bond, redoutant une trahison ; mais Cardénas les rassura aussitôt.

« Ce sont mes esclaves ! s'écria-t-il.

— Oui, c'est nous, répondit Miralda en courant pour arriver la première annoncer la liberté. Amnistie ! amnistie ! répéta-t-elle ; vous êtes libres, vous pouvez revenir sans obstacle. »



« Amnistie ! amnistie ! s'écria-t-elle, vous êtes libres ! »

Maurita la reçut dans ses bras ; la dernière barrière qui séparait les deux couleurs venait de tomber, et l'on n'appréciait plus que la valeur du dévouement.

« C'est pour moi que tu as souffert, dit la créole.

— Tu l'aurais fait aussi pour moi, reprit la négresse ; n'en parlons plus. »

Mais Alexandre, dont on connaissait déjà la délivrance merveilleuse, raconta dans les plus petits détails tout ce que Miralda avait souffert et le dévouement sublime dont elle avait fait preuve ; et il mit tant de feu dans son discours, que tous les cœurs étaient transportés.

Isabelle Guani, qui n'aurait jamais cru que

l'âme d'une négresse fût capable de si grands sacrifices, elle qui regardait la race noire comme le type de la paresse et de l'égoïsme, se sentit pleine de reconnaissance et d'admiration pour le courage de la jeune fille. Elle s'avança vers elle et la pressa sur son cœur en l'accablant de remerciements. José vint à son tour lui serrer la main.

« Entrez, dit Isabelle aux esclaves, qui formaient un cercle autour des proscrits. Nous avons des provisions en suffisance ; la marche a dû vous fatiguer et vous donner de l'appétit. »

On dressa de longues tables dans la plus grande salle de la maison, et l'on servit tout ce que purent offrir la cave et la cuisine. Le repas se poursuivit au milieu des conversations les plus animées, chacun racontant ses aventures avec une éloquence intarissable. Personne ne ressentait la fatigue, et la soirée se prolongea fort avant dans la nuit.

Le sommeil vint enfin fermer les paupières des convives. Seul Cardénas ne pouvait dormir. Il arpenta sa chambre à grands pas en réfléchissant à ses nègres, qui lui avaient donné, dans ces circonstances, des preuves incontestables de dévouement. La plupart des planteurs se plaignaient de leurs esclaves, qu'ils accusaient de fainéantise, de vol, d'infidélité et d'autres crimes ; mais les siens ! Ces pauvres noirs qui ne possédaient rien sur la terre, dont le corps et la vie étaient vendus à un maître étranger, il les avait vus lui témoigner le même attachement que des enfants à leur père. Comment pouvait-il récompenser une si grande affection ? Les réponses se croisaient dans sa tête sans qu'il pût aboutir à une décision satisfaisante, et il remit au lendemain la solution de ce problème.

Dès que le jour parut, tous se disposèrent au départ. On prit congé de l'hôtesse qui, pendant plusieurs semaines, avait offert aux fugitifs un refuge assuré contre les poursuites des Espagnols. Les uns montèrent à cheval, les autres s'entassèrent dans les chariots, et l'on reprit le chemin de la capitale en faisant retentir les airs des plus joyeuses acclamations.

Maurita fut la seule qui dit adieu avec un certain regret à la solitude où elle avait retrouvé le calme et la tranquillité. Depuis son enfance sa vie s'était passée, pour ainsi dire, sans but, et c'est ce désœuvrement qui avait fait naître dans son imagination les pensées bizarres dont la dernière aurait pu lui être si fatale. Il est du reste difficile qu'il en soit autrement chez les riches créoles. A peine ont-elles exprimé un désir, qu'une armée de serviteurs se présente pour exécuter leurs caprices. Jamais leur pied ne foule le pavé des rues, leurs souliers de satin ne supporteraient pas ce contact. Toutes les occupations utiles sont l'objet de leur mépris, en sorte que du matin au soir il n'y a place dans leurs journées que pour l'ennui, le mécontentement et mille projets étranges. Mais

ici, dans l'exil, Maurita avait eu une vie toute différente : elle avait soigné les habitants de la basse-cour, cultivé les fleurs du jardin, surveillé le ménage ; en un mot elle avait su se rendre utile en maintes circonstances. Chaque heure avait sa destination, et la jeune créole, dans chacun de ses nouveaux devoirs si dédaignés autrefois, découvrait une jouissance qu'elle n'avait jamais connue.

C'est alors qu'elle se promit bien, si elle pouvait un jour retourner à la Havane, d'aller souvent à la plantation visiter Miralda pour se livrer, au milieu de cette solitude, à ces travaux utiles que l'on blâmait dans la haute société.

Naturellement la jeune négresse l'encourageait dans ces bonnes dispositions en lui démontrant le plaisir que l'on trouve à faire un travail librement accepté.

Aussitôt arrivé avec son cortège dans ses propriétés, Cardénas convoqua tous ses esclaves autour de lui pour leur faire connaître ce qu'il avait résolu.

« Mes amis, leur dit-il, pendant ces jours de trouble et de privations, j'ai eu le loisir de constater que le vrai bonheur ne consiste ni dans l'argent ni dans les grandes possessions, mais dans le véritable dévouement. Vous me l'avez fait comprendre sans avoir la moindre arrière-pensée et en me témoignant la plus tendre affection. Aujourd'hui c'est un devoir pour moi de vous en tenir compte. Une fois déjà j'ai voulu vous rendre la liberté pour récompenser le courage dont vous avez fait preuve en vous disposant à sauver Miralda de la mort. Je ne puis donc mieux vous prouver ma satisfaction et ma reconnaissance qu'en vous offrant une entière indépendance. Dès maintenant donc, tous ceux d'entre vous qui préfèrent la liberté à la servitude deviendront leurs propres maîtres. Vous avez entendu ma proposition ; à vous de décider. »

Ces dernières paroles furent saluées par un immense cri d'allégresse. Néanmoins la délibération ne fut pas longue, et peu d'esclaves sortirent des rangs pour faire usage du privilège qu'on leur offrait : la majorité ne voulut point de la liberté !

« Monsieur Cardénas, dit Pedro en se levant au nom de ses compagnons, le cadeau que vous voulez bien nous offrir est le plus grand que l'on puisse nous faire, et cependant nous ne voulons pas l'accepter, parce que nous ne pouvons pas avoir une meilleure situation que celle que nous avons. Plusieurs de nos camarades se sont rachetés parce qu'ils avaient peur du travail ; mais la plupart ont perdu leur âme et leur corps par la fainéantise, ou sont dans les prisons pour expier leurs crimes. Ceux qui sont restés honnêtes luttent avec la misère et doivent travailler deux fois plus pour soutenir leur pénible existence. Jamais nous ne serons plus libres qu'à présent, et

pour ces motifs nous restons vos esclaves. »

Toute l'assemblée battit des mains pour montrer qu'elle était du même avis, et la délibération fut terminée.

Mais dès lors Cardénas se montra pour ses nègres plus généreux et plus bienveillant que jamais. Aussi ses plantations devinrent-elles un véritable foyer de civilisation. Tandis que les autres maîtres employaient la violence et les injures pour faire travailler leurs esclaves, le majorai de Cardénas avait pour les siens plutôt le caractère d'un ami que celui d'un surveillant.

Gabriel reçut pour lui et pour sa fille une portion considérable de terrain, sur lequel le planteur fit bâtir un élégant pavillon qu'entourait un beau jardin.

Maurita et Miralda restèrent dans la suite des amies inséparables. Aussitôt que le printemps épanouissait les fleurs, la jeune créole venait s'installer pour quelques mois dans le voisinage de la plantation, et regardait ce temps comme le plus heureux de sa vie.

Chaque enfant de la Havane connaissait le Rosignol noir ; on racontait au foyer l'histoire de son dévouement et de sa piété filiale, et son éloge était dans toutes les bouches.

FIN